

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

L'avenir du dollar  
Ma table de la jungle  
Du mur d'Orange à Marie Noël  
L'Amérique en face de l'Europe  
Mon carnet de vacances  
Critériologie du roman

Franz de VOGHEL  
William BEEBE  
Omer ENGLEBERT  
Baron Snoy d'OPPUERS  
Fernand DÉSONAY  
Léon COUNE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Notre-Dame de Beaurainz, Mgr J. Schyrgens.

# L'avenir du dollar

## LA FRANCE ET L'ANGLETERRE DEVANT LA CRISE

La presse belge subit très nettement l'influence de la presse française dont l'opinion sur l'expérience que tente en ce moment l'Amérique est extrêmement défiante. Les Français ne veulent entendre parler que de finances saines et de monnaie stable, renouant en cela avec leurs traditions d'avant-guerre qui n'admettaient aucune aventure dans le domaine monétaire et financier. Une première remarque s'impose pourtant à ce point de vue. Il n'y a pas de finances saines sans équilibre budgétaire. Or, le budget français n'est pas en équilibre; cela tient à ce que ce sont les politiciens qui font le budget et les techniciens qui font l'opinion. Mais à part cet accroc, l'opinion française est traditionaliste et résolument hostile à toutes les aventures. En général, et avec des nuances, cette opinion est partagée par les quinze pays qui forment le Bloc de l'or. De son côté, l'Angleterre a constitué le Bloc sterling avec une monnaie relativement saine, instable, mais dont les variations sont contenues dans les limites étroites. En matière financière, les Anglais professent une doctrine de large crédit, abondant et à bon marché. Sur ce point, le Chancelier de l'Echiquier s'est opposé très nettement aux idées des experts français défendues en particulier par le professeur Rist, vice-gouverneur de la Banque de France et principal expert à la Conférence de Londres. Ces idées de Mr. Rist sont, en matière de crédit, bien connues. Dans ses cours et conférences, Mr. Rist soutient que le crédit mis à la disposition du public par la Banque Centrale n'a presque aucune influence sur l'économie nationale. Il ne crée pas la demande, il la suppose et si les circonstances générales ne permettent pas un développement de l'activité industrielle dans le pays, la mise à la disposition du public d'un crédit abondant et à bon marché est absolument vaine. Le crédit doit suivre le développement des transactions et non pas le précéder. Les Anglais professent la théorie contraire. D'après eux, le crédit doit stimuler les affaires, le crédit doit les provoquer et, par voie de conséquence, peut avoir sur le développement des événements une influence décisive.

Nous voyons donc deux théories s'affronter. Pour combattre la crise les Français n'admettent aucune intervention, ni d'ordre financier, ni d'ordre monétaire. Ils veulent que le malade se guérisse par lui-même; ils attendent la guérison des seuls soins de la

bonne nature. Les Anglais sont plus compatissants: ils admettent qu'une intervention pût être efficace, mais ils la limitent très strictement au domaine du crédit. C'est par le crédit, mais par le crédit seul, qu'ils veulent agir.

## LA CRISE AUX ÉTATS-UNIS. PREMIÈRES MESURES

Une troisième théorie est défendue par les Américains, théorie d'une audace singulière et dont ils tentent en ce moment l'expérience sur une échelle gigantesque. Il est impossible de porter un pronostic sur le dollar sans se rendre compte de l'importance de l'expérience Roosevelt, sans étudier son mécanisme et sans supputer ses chances de succès.

La politique américaine de Roosevelt consacre le triomphe des intellectuels sur les banquiers. Le fait est rare. Aujourd'hui, à Washington, le « Brain Trust » est plus puissant que le groupe Morgan, et voilà ce qui donne à cette politique cette allure de hardiesse et d'indépendance, parce qu'en réalité sa conception est vraiment audacieuse, contredit les prudents enseignements traditionnels en matière économique et s'oppose aux intérêts jusqu'ici tout-puissants de la Banque américaine. Ce n'est pas une raison pour prendre vis-à-vis de cette expérience une attitude hostile; au contraire.

Le plan Roosevelt n'a jamais été dévoilé, mais il semble bien qu'il forme un ensemble tout à fait cohérent et qu'il ait jusqu'à présent obtenu le succès le plus complet.

Notons tout d'abord que le but du plan n'a jamais été d'opérer un miracle et d'amener du premier coup une prospérité aussi factice que celle que nous avons connue en 1929, mais bien simplement d'opérer un revirement de tendance et le redressement d'une situation désastreuse.

Lorsque Roosevelt prit le pouvoir, il se trouvait placé dans l'alternative ou d'abandonner l'étalon-or, ou de déclarer la faillite, de décréter le moratoire général, de permettre aux fermiers de ne pas acquitter ni les intérêts, ni l'amortissement de leurs dettes hypothécaires contractées à des taux trop élevés; par voie de conséquence, de permettre aux banquiers de ne plus régler les dépôts à vue, d'entériner le désastre et de repartir sur

de nouvelles bases. Une solution de ce genre aurait été plus malhonnête, mais moins critiquée, que celle que Roosevelt adopta. Il voulut permettre aux débiteurs, qui avaient contracté leurs dettes au moment où les prix étaient à un certain niveau, de se libérer de ces dettes au taux réel auquel ils les avaient contractées et sa justification la plus pertinente des mesures monétaires qu'il prit, est certainement dans le fait que la dépréciation du dollar n'a fait que rétablir un état de choses que la crise avait compromis par une baisse excessive de l'index-number.

La monnaie n'est, au fait, qu'un étalon des valeurs. La valeur propre de la monnaie n'est pas en fonction du métal précieux qu'elle représente, mais bien de la quantité de marchandise contre laquelle elle s'échange.

Bien avant Adam Smith, John Law — financier très connu pour ses avatars au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais trop peu connu pour ses bons écrits, dont ses mémoires sur la monnaie et les banques — s'était déjà rendu compte de la valeur fiduciaire même du métal précieux. Assurément, le métal précieux a une valeur propre basée sur l'usage industriel qu'on peut en faire, mais cette valeur propre est considérablement accrue par l'usage qu'on en fait. La preuve en a été faite abondamment lors de la démonétisation de l'argent. Le cours du métal-argent, qui était dans le rapport de 1 à 15 avec celui du métal-or tomba, par suite de la démonétisation ordonnée dans divers pays, dont en particulier l'Allemagne, à la fin du siècle dernier, jusqu'à atteindre le rapport de 1 à 40. La démonétisation de l'or provoquerait à coup sûr une baisse aussi sensible du métal-or. Il est donc assez utopique de mesurer toujours la valeur d'une monnaie par son contenu de métal précieux. En réalité, cette valeur se mesure plus exactement par le niveau des prix. En période de déflation, le niveau des prix tend à baisser; on peut donc dire que de 1929 à 1932, d'une façon continue, le dollar avait augmenté de valeur dans la même mesure que le coût de la vie diminuait aux Etats-Unis.

Les dettes contractées en 1929, au taux du dollar à cette époque, mesurées par le niveau général des prix, devaient être remboursées en 1932 et en 1933 à un cours du dollar considérablement plus élevé. La dépréciation actuelle du dollar d'environ 30 % rétablit une situation qui était devenue préjudiciable aux éléments actifs de la population au profit des éléments passifs. En effet, si une période d'inflation dépouille les rentiers, les créanciers et en général tous les possédants, une période de déflation dépouille les industriels, les fermiers et en général tous les travailleurs d'un pays. On peut donc dire que dans des circonstances critiques, l'administration de Roosevelt adopta la solution la moins préjudiciable aux intérêts des deux parties en présence, et, somme toute donc, la plus équitable. Il est probable qu'un moratoire aurait causé plus de dommage, par suite de sa répercussion sur le système bancaire et par suite des faillites qu'il aurait provoquées, que la mesure d'intérêt général que constitue l'embargo sur l'or et l'abrogation de la clause-or dans les contrats.

#### COOPÉRATION INTERNATIONALE

Le premier objectif du président Roosevelt ayant été atteint de cette façon, il lui restait à assurer le succès de la seconde partie de son programme, c'est-à-dire le relèvement économique du pays et la diminution du chômage.

A ce tournant, tous les tenants de la politique libérale, tous les partisans du libéralisme économique, tous les experts français l'attendaient avec impatience. La première manche gagnée, il fallait gagner la seconde pour gagner la partie. Après avoir sauvé la situation financière proprement dite, après avoir évité la

faillite par des moyens monétaires, il fallait rétablir l'économie du pays sur une base solide. Nous assistons aujourd'hui aux efforts que déploie l'administration de Washington pour atteindre ce second objectif. Les moyens qu'elle emploie doivent retenir notre attention.

Les intellectuels du « Brain Trust » ont diagnostiqué la crise par suite de surproduction et de mauvaise répartition des richesses ainsi surproduites.

Quant à la répartition des produits, il semble que l'administration américaine ait modifié le point de vue qu'elle avait adopté tout d'abord. Lorsque Roosevelt accéda au pouvoir, il annonça nettement son intention d'opérer un redressement de la politique étrangère dans le sens de la coopération internationale, au point de vue économique bien entendu. Telles semblèrent bien ses vues, quand il demanda et obtint la convocation d'une Conférence économique. Lors de ses entrevues avec Macdonald, Herriot et les délégués de l'Allemagne et de l'Italie, il semble bien qu'il considérait toujours l'amélioration des relations économiques internationales et en quelque sorte leur rationalisation comme un élément essentiel du succès de sa politique. Depuis, au contraire, il semble que son attitude sur ce point se soit complètement modifiée. Peut-être s'est-il rendu compte de l'impossibilité qu'il y avait, à l'heure présente, d'arriver dans ce sens à des résultats positifs et rapides. Sans doute, un jour viendra où les égoïsmes nationaux devront céder à la pression des faits. Un système d'autarchies isolées ne peut être que le produit d'une réaction momentanée contre des idéologies prématurées. Il n'empêche que Roosevelt crut, peut-être à raison, peut-être à tort, qu'il ne pouvait rien faire d'assez rapide et d'assez décisif dans le domaine de la politique étrangère pour modifier le cours des événements qui, en Amérique, était devenu catastrophique. Il se décida donc à agir indépendamment des autres nations suivant le plan qu'il avait élaboré, quitte à reprendre ensuite le contact avec l'Europe, avec le Bloc de l'or, avec le Bloc sterling. Nous trouvons la preuve de ce qu'il n'a pas renoncé à son action en ce sens dans l'insistance qu'il mit à maintenir à la Conférence de Londres une activité apparente. D'après lui, la question monétaire, que les Français, dès le début, avait posée comme l'un des problèmes principaux que la Conférence avait à résoudre, n'était qu'un problème accessoire et rien n'empêchait les experts de discuter de toutes les questions proprement économiques d'une manière conditionnelle et d'établir des cahiers sous la réserve d'une stabilisation ultérieure des principales monnaies, dont le dollar.

Quelle opinion qu'on ait sur ce point de vue, à présent il est certain qu'il poursuit son expérience en vase clos, et à l'abri du monde extérieur. Grâce à de puissants remparts de tarifs douaniers, plus que jamais l'Amérique est aux Américains. Mais parce que nous avons refusé de participer à l'aventure, il ne faut pas non plus que nous la décriions de prime abord, au contraire; si l'expérience Roosevelt réussit, le monde économique tout entier en profitera; si elle échoue, le choc sera sans doute amorti par l'isolement dans lequel se tiennent actuellement les Etats-Unis. De toute façon, plus que jamais, la maxime anglaise est de rigueur: *Wait and See* Attendre et voir, mais attendre avec sympathie et voir avec la plus grande attention.

#### LE « NATIONAL RECOVERY PLAN »

En Amérique, l'expérience se poursuit. Après avoir redressé la situation d'une façon sensible et dont les statistiques font preuve, le problème que l'administration démocratique cherche à résoudre en ce moment est le suivant :

Les prix ont parcouru des étapes de hausse importantes. Le

blé, au moment où Roosevelt prit le pouvoir, cotait à Chicago aux environs de 50 cents; il cote actuellement aux environs de 100 cents. La hausse de toutes les autres matières premières, pour n'être pas aussi prononcée, n'en est pas moins importante. Cette hausse devrait provoquer, semble-t-il, une hausse correspondante du prix de la vie. Il semble néanmoins qu'à l'heure actuelle, cette hausse ne soit pas correspondante. L'index des prix de détail ne suit qu'avec retard l'index des prix de gros dans ses variations, qui sont moins rapides parce que moins spéculatives.

D'autre part, l'administration a certainement usé de moyens de coercition et d'intimidation pour empêcher une augmentation trop sensible du coût de la vie. Mais quoi qu'il en soit, un jour ou l'autre, et suivant une tendance continue et irrésistible, le niveau des prix de détail se mettra au niveau des prix de gros. L'administration doit donc résoudre ce problème. Maintenir les prix de gros à leurs niveaux actuels d'une part, et empêcher d'autre part que l'incidence de la hausse de ces prix de gros ne soit trop lourde au point de diminuer la consommation et, par voie de conséquence, d'enrayer le progrès économique réel que l'on aperçoit dès à présent. Ce problème tient un peu de la nature de celui de la quadrature du cercle. Il semble que l'administration américaine veuille le résoudre au moyen de la réglementation professionnelle d'une part, par la limitation de la production et son organisation et, d'autre part, au moyen de la hausse des salaires, de la diminution des heures de travail et de la résorption du chômage.

Tout d'abord, parlons de la réglementation professionnelle.

La crise étant une crise de surproduction, il était naturel que l'administration ait voulu y remédier par une réglementation de la production. D'où l'établissement de « codes » de l'industrie, espèces de contrats collectifs imposés à tous les entrepreneurs dans le but de restreindre leur concurrence dans des limites étroites. Ces « codes » sont librement proposés par les intéressés eux-mêmes à l'approbation du département ministériel, mais ils peuvent être rendus obligatoires par celui-ci en cas de dissidence non suffisamment motivée. Ils prévoient, en général, des conditions de travail qui doivent être identiques pour tous les participants, la réduction des heures de travail, la limitation de la production suivant des proportions établies de commun accord. Un code général, ou « Blanket Code », de toute l'industrie américaine se superpose et supplée à tous les codes particuliers et contient les dispositions essentielles concernant la réduction des heures de travail et le maintien du taux des salaires. Au surplus, certaines dispositions ont été insérées dans l'acte et dont le président Roosevelt s'est montré particulièrement fier : interdiction de travail des enfants mineurs en dessous de dix-huit ans et interdiction d'employer la main-d'œuvre féminine dans certaines conditions.

Après avoir réglementé de la sorte la production industrielle de façon à accrocher les prix aux nouveaux cours atteints grâce à la dévalorisation du dollar et au puissant réactif que cette dévalorisation a constitué, l'administration se soucie aujourd'hui de maintenir le pouvoir d'achat de la nation. Il est à craindre, en effet, que la hausse des prix ne se répercute sur l'industrie elle-même par suite de la diminution du pouvoir d'achat.

La « codification » de l'industrie et les conditions très dures de rémunération du prolétariat que l'administration a imposées lors de cette codification au patronat industriel, semblent, en effet, devoir provoquer inévitablement un relèvement des prix de revient. La hausse des prix de revient, se conjuguant avec la hausse des prix de gros, doit entraîner inévitablement une hausse des prix de détail.

Il est naturel que, dans ces conditions, l'administration se soit préoccupée de maintenir le taux des salaires et même d'augmenter ce taux d'une part et, d'autre part, de limiter la journée de travail afin de permettre l'embauchage de nouveaux travailleurs. Cet

embauchage doit, de son côté, provoquer une régression du chômage. Mais ces mesures, si bien combinées soient-elles, semblent devoir faire tourner l'économie américaine dans un cercle vicieux; tout au plus l'administration peut-elle espérer compenser la diminution du pouvoir d'achat du prolétariat au travail proportionnellement au prix de la vie par l'embauchage d'un nombre suffisant de chômeurs, mais même dans cette hypothèse, qui est la plus favorable, on ne voit pas où est le progrès; tout au plus l'industrie resterait-elle stationnaire. Nous sommes à ce point, exactement, de l'exécution du programme Roosevelt. Après la hausse spéculative qui provoqua une amélioration réelle de la conjoncture, la situation semble stabilisée, avec tendance même à la régression.

Les statistiques des *Rails roads* sont en progrès manifeste depuis le mois de mars dernier, mais en léger recul cette dernière semaine. Après avoir atteint 58 % de sa capacité de production, l'industrie métallurgique a vu légèrement réduit ce coefficient, mais n'oublions pas qu'en mars dernier ce coefficient était de 17 %.

Il semble donc que, seule, une augmentation assez considérable de la consommation puisse rompre le cercle et orienter définitivement l'économie américaine vers la prospérité.

En effet, une augmentation assez considérable de la consommation neutraliserait dans une certaine mesure la hausse des prix de revient par suite d'une augmentation de la production et d'un travail rationalisé et en série.

#### LA TRANSITION DIFFICILE

Or, on ne voit pas comment éviter le décalage qui doit se produire entre l'augmentation des prix de revient provoquée immédiatement par les mesures administratives en matière de salaires et de durée de la journée de travail et l'augmentation du pouvoir d'achat qui ne peut se produire que dans un délai plus éloigné, au moment où il y aura résorption réelle du chômage par suite de la limitation de la journée de travail. En d'autres termes, si l'industrie n'est pas aidée directement par une intervention extrinsèque, elle ne semble pas pouvoir créer par elle-même un pouvoir d'achat suffisant *et en temps utile* pour compenser et même dépasser la hausse de son prix de revient. Il est difficile de donner des précisions en ce moment, mais prenons à titre d'exemple une industrie X dont le prix de revient est de 100, le prix de vente de 110, cette industrie employant dix ouvriers, à quarante-huit heures par semaine. Le nouveau code lui impose une semaine de travail de quarante heures. Cette industrie ne pourra maintenir sa production qu'en embauchant deux ouvriers supplémentaires. Le code lui interdit, au surplus, de réduire le salaire de ses anciens ouvriers; son prix de revient s'élèvera donc de deux journées de travail, mais ces deux journées de travail ont augmenté la capacité d'achat de ses propres ouvriers de 20 %; cette industrie aura donc des chances d'augmenter son chiffre d'affaires de 20 %. Si, effectivement, elle augmente son chiffre d'affaires de ce coefficient, il est possible et même probable qu'elle pourra, grâce à cette augmentation, ramener son prix de revient et donc maintenir son prix de vente à l'ancien taux. Dans ce cas, il y a progrès économique évident puisque deux personnes vont accéder au partage des biens sans que les dix autres travailleurs ni l'entreprise elle-même n'aient diminué leur propre pouvoir d'achat. *Le plan donc se justifie*; il est d'ailleurs absolument conforme aux enseignements de l'histoire économique. Il y a actuellement aux Etats-Unis 11 millions de chômeurs. Si ces 11 millions de chômeurs pouvaient du jour au lendemain participer à l'activité industrielle du pays sans diminuer le pouvoir d'achat du restant du prolétariat encore en

activité, la crise serait résolue. Il y aurait, comme dans l'exemple que nous avons cité plus haut, une augmentation de la production, mais répondant exactement à une augmentation correspondante de la consommation et qui neutraliserait l'augmentation du prix de revient par suite des mesures de réglementation de l'industrie. Il y aurait progrès réel (1).

Mais reprenons l'exemple. Le prix de revient de l'industrie étant de 100, le nouveau code lui imposant l'embauchage de deux ouvriers nouveaux, son prix de revient sera grevé de deux journées de travail, soit par exemple 10 % du prix de vente.

Nous avons supposé, dans cet exemple, que cette augmentation

(1) M. le professeur Baudhuin commente dans son article hebdomadaire de la *Libre Belgique* l'expérience américaine. Ses observations toujours pleines de mesure et de bon sens nous semblent pourtant cette fois erronées sur un point. « M. Henry Ford, lui-même l'a proclamé à plusieurs reprises, » écrit-il, la théorie des hauts salaires n'est admissible que moyennant « une production accrue. M. Roosevelt veut augmenter la consommation, » mais il augmentera en même temps la production, ce qui laissera les « débouchés et la crise inchangés.

« Que va-t-il arriver en effet? Les chefs d'entreprise vont payer plus cher leur personnel. Avec quoi? Pas avec leurs bénéfices, parce qu'ils « sont actuellement nuls; au surplus, cela n'arrangerait rien, car si les « ouvriers dépensent plus par ce moyen, les actionnaires dépenseront « moins. Encore une fois, les débouchés seront inchangés. Le seul résultat « possible sera une hausse des prix de vente. Lorsque celle-ci sera incor- « porée au coût de la vie, l'augmentation du pouvoir d'achat sera neu- « tralisée. »

Nous ne le croyons pas, parce que l'augmentation des salaires des ouvriers est, dans l'esprit des dirigeants de Washington, comme d'ailleurs dans la réalité, une augmentation du pouvoir d'achat de produits de consommation, tandis que l'augmentation des bénéfices patronaux ne provoque le plus souvent qu'une augmentation de la production. Ces bénéfices, en effet, sont, le plus souvent, investis à nouveau dans les affaires, tandis que les salaires de l'ouvrier sont le plus souvent dépensés aussitôt. La différence est énorme. Il n'y a pas de différence dans la quantité, mais bien dans la destination.

Or, nous nous plaignons précisément de ce que la production excède la consommation. En augmentant donc les chances de consommation, l'administration américaine semble être dans la bonne voie, même si, momentanément, elle le fait au détriment des entrepreneurs. Ces derniers, d'ailleurs, d'après ses vues, et d'après la loi de solidarité économique, seront dédommages par la suite, grâce à l'amélioration de la conjoncture.

On pourrait répliquer que les bénéfices des entreprises, même s'ils sont affectés à des immobilisations industrielles, augmentent d'une façon indirecte le pouvoir d'achat de la population tout entière. En achetant du matériel, on donne du travail aux constructeurs qui paient des salaires aux ouvriers. Mais le mal est précisément aujourd'hui dans la solution de continuité qui s'est produite à cet endroit du cycle.

Il y a tout d'abord la différence que nous voyons entre les dépenses aux fins de production et qui ne se renouvellent pas, et les dépenses aux fins de consommation qui entretiennent la vitesse de circulation des biens par leur renouvellement. Il y a ensuite le fait qu'aujourd'hui les capitaux encore disponibles ne sont pas investis. Ceux qui les possèdent au delà de leurs besoins quotidiens ne veulent plus les investir; ils ne l'osent plus et, sans doute, ils ont des raisons plausibles pour ne plus l'oser.

Si donc une intervention administrative est admise, il est naturel qu'elle se produise dans ce sens. Il est naturel qu'elle tende à rendre au prolétariat son pouvoir d'achat afin d'augmenter la consommation et de compenser la hausse du prix de revient par une augmentation de la production.

La crise a prouvé surabondamment que des capitaux à la disposition des entrepreneurs n'ont pas la même conséquence que ceux répandus dans le personnel ouvrier. Et les premiers étant en abondance, si l'administration veut agir dans ce domaine, il semble évident qu'elle doit agir, comme elle le fit en Amérique, au profit du prolétariat.

On parle volontiers de démagogie. A l'examen, ce plan est plus économique que démagogique. Il est de l'intérêt général. Activer la consommation, c'est intervenir en faveur des consommateurs. Les consommateurs, c'est la grande masse de la population. Un milliardaire ne consomme pas beaucoup plus qu'un prolétaire.

Encore une fois, dès qu'on admet l'intervention de l'Etat dans ce domaine, dans les circonstances présentes il faut admettre que son action s'exerce dans ce sens. Ceci laisse d'ailleurs entière la question de principe de l'opportunité d'une intervention de l'Etat dans le domaine économique.

serait immédiatement compensée par une augmentation de la consommation provoquant une augmentation de la production de cette industrie.

Supposons maintenant que l'augmentation de la consommation ne se produise pas immédiatement. Dans ce cas, tout l'effet utile de la réforme risque de se perdre. Il y a augmentation du prix de revient et du prix de vente. Ou bien l'administration imposera à l'industrie, malgré sa résistance opiniâtre, de supporter la différence et de ne pas augmenter son prix de vente. Dans ce cas, cette industrie courra grand risque de péricliter. Ou bien, l'administration laissera à l'industrie la liberté d'augmenter le prix de ses produits. Dans ce cas, ce sont les dix ouvriers anciens qui supporteront l'incidence de la hausse et une diminution proportionnelle de leur pouvoir d'achat qui sera à peu près équivalente à l'augmentation du pouvoir d'achat des deux ouvriers nouveaux; mais il n'y aura pas de progrès.

Telles sont les considérations qui rendent si pessimistes les observateurs de Washington, et surtout ceux qui font partie de l'opposition politique et financière. Ils ne contestent pas que dans l'ensemble le plan soit bien établi, mais ils prétendent que le décalage qui se produira inévitablement entre l'augmentation du prix de revient et l'augmentation de la consommation annihilera ses effets heureux.

Voilà pourquoi le dollar américain entre dans une nouvelle phase. Il semble bien que l'administration aura recours à lui pour opérer la transition indispensable.

## LE RECOURS AU DOLLAR

Reprenons l'exemple cité plus haut.

L'industrie occupe donc douze ouvriers. Son prix de revient s'est élevé, mais cette élévation se compense par l'augmentation du pouvoir d'achat de deux ouvriers nouveaux. L'état est stationnaire. Mais si, indépendamment de cette industrie, des circonstances provoquent une augmentation du chiffre d'affaires par suite de création du pouvoir d'achat tout à fait étranger à cette industrie, il est possible que cette augmentation neutralise l'augmentation du prix de revient et amène une réelle prospérité. Le décalage qui risquait de compromettre le plan est comblé par des interventions extrinsèques à cette industrie.

Tel est le projet que l'administration américaine a élaboré et qu'elle commence à mettre en pratique.

Le Président s'est en effet, fait voter le pouvoir d'émettre un emprunt de 3 milliards pour entreprendre des travaux d'utilité publique. On annonce aujourd'hui l'émission sur le marché américain d'une première tranche de 500 millions de dollars. Supposons que cette émission rencontre du succès et obtiennent la faveur du public, elle sera suivie d'autres émissions jusqu'à concurrence d'un montant total de 3 milliards de dollars. Ces 3 milliards de dollars constituent en réalité un pouvoir d'achat extraordinaire donné à la population et, par son canal, une aide indirecte donnée à l'industrie. Cette aide est destinée à lui faire franchir cette période difficile de transition dont nous parlons plus haut.

Mais en ce qui concerne le dollar, deux hypothèses se présentent. Première hypothèse : la souscription de 3 milliards de dollars rencontre un vif succès; il s'agira probablement d'obligations à moyen terme. Dans ce cas, la dette de l'Etat est augmentée d'autant, mais la circulation fiduciaire n'est pas modifiée. A condition que l'Etat effectue les amortissements prévus et qu'il équilibre son budget, comme d'ailleurs il l'a fait, son intervention dans cette forme ne peut avoir aucune répercussion dans le domaine proprement monétaire.

Il est possible, dans ce cas, que le Président abandonne tout

dessein de manœuvrer à nouveau la monnaie nationale et acceptée sa stabilisation. Encore faudrait-il que cet appoint de 3 milliards de dollars se révélât suffisant pour combler effectivement le décalage dont nous parlions plus haut, pour augmenter suffisamment le pouvoir d'achat de la population et compenser par une augmentation de la production l'augmentation du prix de revient que la réglementation de l'industrie a provoquée. Ce qui n'est pas prouvé.

Deuxième hypothèse : la souscription ne rencontre pas de succès, du moins dans son intégralité, par suite précisément de l'instabilité de la monnaie qui peut, à toute heure, en vertu de pouvoirs qui lui ont été conférés, être dévaluée par le Président jusqu'à concurrence de 50 %.

Dans ce cas, ou bien les banques fédérales interviendront, suivant en cela les injonctions du pouvoir central et procéderont à des opérations d'*open market*, en achetant les titres sur le marché et en les introduisant dans la couverture de leur circulation fiduciaire. Dans ce cas, il y a inflation déguisée, inflation virtuelle dont les conséquences sur les changes étrangers se feront certainement sentir. Ou bien, après une première expérience d'une émission partielle qui n'aurait pas réussi, le gouvernement renoncera à poursuivre dans cette voie, et utilisera le moyen très énergique et immédiatement efficace de la dévaluation officielle.

Il se produirait alors un boom spéculatif, une nouvelle ruée vers les valeurs-marchandises et l'industrie profiterait inmanquablement de cette augmentation spéculative de la consommation.

Il est donc tout à fait naturel qu'au moment de l'émission d'un emprunt d'un volume aussi considérable le cours du dollar se raffermisse. Il est même possible que le succès du *Recovery plan* permette à l'administration américaine de stabiliser son cours, mais il semble probable que les difficultés dont nous parlions ailleurs, seront plus fortes que les efforts que l'on fera pour les surmonter.

#### L'AVENIR DU DOLLAR

Il est humainement possible, comme Roosevelt l'a prétendu dans un de ses récents discours présidentiels, d'exercer sur l'économie d'un pays une influence énergique et les pouvoirs que le Président s'est vu conférer, et qui sont considérables, augmentent les chances de succès de son action. Mais en dépit de ces moyens puissants, il est humainement impossible, quelles que soient la compétence et l'autorité d'une administration, de diriger dans ses détails une économie de l'ordre de l'économie américaine.

Sans doute, à longue échéance, le plan élaboré par le « Brain Trust » a-t-il des chances de se réaliser, mais il semble peu probable qu'il puisse se réaliser sans l'intervention de l'Etat et plus ou moins directement des banques fédérales. Or, la situation technique des banques fédérales, sans être désastreuse, au contraire, n'est pourtant pas très assurée. La couverture-or de leur circulation est toujours impressionnante et dépasse toujours le coefficient; de 50 %; mais nous savons qu'il ne faut accorder à ce renseignement qu'une importance relative. Tout d'abord, notons que cette situation qui semble heureuse n'est due qu'au décret présidentiel sur l'embargo sur l'or. Tous les avoirs étrangers en Amérique sont rapatriés ou sont en voie de rapatriement et de ce côté donc aucune menace sérieuse ne semble à craindre. D'autre part, les Américains paraissent avoir repris une certaine confiance dans leur propre monnaie et nous en trouvons la preuve dans le succès obtenu lors de l'émission toute récente de la première tranche de cinq cent millions de l'emprunt de trois milliards. Mais la confiance est chose instable et l'évasion des capitaux nationaux, les réglementations administratives et les lois elles-mêmes ne l'ont jamais empêché.

On pourrait répliquer par l'exemple de l'Allemagne, dont le mark est stabilisé grâce aux restrictions de change portant interdiction efficace d'évasion de capitaux; mais en Allemagne ce résultat fut obtenu au profit d'une devise, le mark, sans importance internationale. Il n'en est pas de même pour le dollar, monnaie sur laquelle la spéculation a prise.

Notons, au surplus, que la restauration de la confiance en Amérique est due au prestige personnel du Président. Quelque audacieuse que puisse paraître son expérience, il est impossible de nier sa grande autorité et quels que soient les jugements qu'on puisse porter sur le plan élaboré et partiellement réalisé, il est impossible de nier qu'il est toujours maître de la situation et capable de contrecarrer n'importe quel dessein hostile. Mais en sera-t-il toujours ainsi?

L'ensemble de la dette publique est actuellement de 22 milliards environ. Ce chiffre ne semble pas excessif. En 1929, la dette avait atteint un maximum de 26 milliards 900 millions de dollars. Par la suite, elle put être réduite à 16 milliards au 30 juin 1930, soit une diminution de presque 40 %. Les déficits accumulés de ces dernières années l'ont portée à nouveau à 22 milliards 600 millions. Cette situation n'est donc pas inquiétante. La situation de la dette flottante l'est beaucoup plus. En 1930 celle-ci ne dépassait pas un milliard 500 millions; elle atteint aujourd'hui près de 8 milliards de dollars. Ces chiffres doivent être mis en regard de ceux de la circulation fiduciaire et de l'encaisse-or. Cette dernière est d'environ 2 milliards et demi. La circulation est elle-même de 5 milliards environ. Or, il suffit de se rappeler combien fut critique la situation de nos finances publiques en 1925. Pas un franc d'inflation proprement dite, mais en regard d'une circulation fiduciaire qui à cette époque ne dépassait pas 9 milliards de francs belges, une dette flottante d'environ 5 milliards et une dette de l'Etat à la Banque d'environ 4 milliards. C'est bien cette inflation virtuelle qui détermina la chute de notre franc jusqu'à 225 par rapport à la Livre. Tant que la confiance persista, il n'y eut pas de danger. Aussitôt que ces chiffres apparurent au grand public comme constituant une inflation virtuelle, la fuite devant le franc provoqua le désastre.

En Amérique, la situation se présente à peu près sous le même aspect. Pas un dollar d'inflation, mais le pouvoir d'y procéder et un danger pressant et réel d'y être acculé. Tant que persistera la confiance dans le succès du plan, rien n'empêchera le dollar de maintenir ses cotations. La Trésorerie pourrait même de son côté, par des opérations heureuses, résorber petit à petit la dette flottante et la consolider soit par des excédents budgétaires, soit par des conversions, et on annonce déjà son intention de le faire; mais si la confiance venait à manquer, il semble évident que la situation technique de la devise américaine n'étant plus solide, une dévaluation officielle deviendrait inévitable.

FRANZ DE VOGHEL.

---

Comme de coutume, à l'occasion de  
l'Assomption, LA REVUE CATHO-  
LIQUE DES IDEES ET DES FAITS  
ne paraîtra pas la semaine prochaine.

---

## Ma table de la Jungle<sup>(1)</sup>

Il y a bien longtemps de cela, en quelque lieu très éloigné, parmi les arbres et les roches, peut-être au bord d'une rivière, certainement à la chaude lumière du soleil, un de mes ancêtres se lassa d'être accroupi sur une branche ou sur le sol et il s'assit — dois-je dire il ou elle? — sur un tronc abattu. S'il était bien lui-même à cet instant, il dut bientôt sentir le besoin d'avoir une planchette pour y placer des objets, ou ses mains à défaut d'autre chose. Depuis ce jour-là, ses descendants mâles éprouvent tous le même besoin, jusqu'au malheureux à qui on présente une tasse de thé ou de chocolat, une serviette et un gâteau sans qu'il ait rien pour les poser que ses genoux très insuffisants.

De la première table, je ne saurais rien dire avec certitude. Mais à propos de la dernière je pourrais bavarder à l'infini sans autre limite que la crampe de l'écrivain ou l'épuisement de mon stock d'adjectifs. Je suis assis en ce moment même à la dernière table qu'on ait jamais faite. C'est bien la dernière puisqu'elle n'est pas encore finie. J'y ajoute sans cesse quelque planchette ou quelque annexe. Je crois donc pouvoir dire que cette table est bien éloignée du morceau d'écorce, de la grande feuille raide ou de tout ce que notre ancêtre pouvait équilibrer sur ses genoux poilus et recourbés. Et pourtant ma table ressemble beaucoup plus à la sienne qu'au bureau d'acajou, qu'au bureau d'acajou modèle américain, à téléphone accroché sur le bord et à clavier de boutons d'appel devant lequel s'assoient nos directeurs de banque plus compliqués, mais moins heureux.

Ceci me rappelle, toutefois, que ma table de travail est en acajou. Mais ici, dans la jungle de la Guyane britannique, il n'y a pas de planches plus ordinaires que l'acajou.

La planche supérieure, en *crabwood* (?), a poussé dans cette jungle même. Ses riches cellules brun-rouge ont été formées par l'eau, la terre et le soleil voici au moins cent cinquante ans. On peut reconnaître le double caractère des cercles de bois. Ils indiquent les deux saisons des pluies de l'année, les deux printemps qui ont accéléré la poussée de la sève et des feuilles, et les deux périodes de sécheresse pendant lesquelles la vie des arbres se ralentit. Touchant au cœur de la planche est un étrange cercle ou plutôt un nœud entre des cercles, un espace large et noir que, d'après mes calculs, je fais remonter aux environs de 1776, le temps où nos pères luttaient pour la liberté et que les lois de la prohibition nous empêchent même de célébrer en buvant un verre de vin. Ils venaient de signer une Déclaration d'indépendance et nous préparons une loi pour réprimer les idées de Darwin et remettre les singes à leur place. Je remercie le Ciel qu'on nous permette au moins de croire que la terre est ronde, qu'on nous laisse profiter du tabac, ce don des Indiens, et qu'on n'ait pas encore jeté le thé par-dessus bord.

L'année 1776 fut, à Kartabo, une année de pluie continuelle. Je le vois dans le large espace qui est près du nœud de ma planche et qui indique que la végétation, cette année-là, ne s'est pas ralentie. L'imagination nous mène encore plus loin quand nous nous rappelons quelques faits de l'histoire humaine de ce pays. Depuis 1600, les Hollandais s'étaient efforcés de rendre la région habitable. Le petit fort de l'île, que l'on voit du rivage, avait bravement braqué ses canons vers l'aval, avait tiré aux jours de victoire et avait dû se taire lors des défaites infligées par les corsaires anglais

(1) Ces pages formeront un chapitre du volume : *La Jungle*, qui paraîtra bientôt, sous ce titre, chez Stock, à Paris, dans la collection *Les Livres de Nature*, dirigée par Jacques Delamain.

ou français (corsaires, souvent jadis euphémisme pour dire pirates). Des centaines d'esclaves indiens avaient travaillé sur les quatre grandes plantations; et c'est seulement en 1772 que les colons reconnurent que cette région ne pouvait être bonne qu'à la jungle, aux animaux sauvages, aux savants enthousiastes de l'avenir assis devant leurs tables. La planche supérieure de ma table est sortie du sol sous forme de pousse l'année même où les Hollandais se retirèrent. C'est une des premières choses sauvages qui aient jailli sur leurs pas; c'est une pionnière du retour à la jungle.

Ma table de jungle est magicienne. Elle a plusieurs manières de révéler son pouvoir. Les pensées qu'elle engendre, les événements qui ont lieu sur elle sont tous expressifs, vivants, mémorables. Je me hâte vers elle dès le matin: c'est une tristesse de la quitter pour parcourir la jungle ou pour manger; l'épuisement seul peut me justifier lorsqu'à minuit je l'abandonne. Le tapis magique des contes ne transporte que notre corps d'un point à l'autre. Ma table entraîne à travers tous les jeux de l'esprit, de la calme méditation à la cruelle tragédie, de la légitime colère jusqu'à l'émerveillement devant les visions magnifiques qu'elle me donne, jusqu'au désespoir lorsque je songe à les interpréter.

Une fois seulement elle m'a donné de l'impatience. C'est que j'étais blessé au pied et forcé à rester chez moi. La jungle momentanément inaccessible m'appelle alors et les jeux de la table pâlient. Je manque vraiment de philosophie.

Le premier sortilège de ma table fut de me montrer qu'elle était vivante. La planche du haut était bien morte, patinée et inerte, mais mon boy nègre, Sam, avait coupé les pieds dans de jeunes plants. En les touchant un jour de la main, je sentis quelque chose de doux qui descendait à mi-chemin sur le sol. C'était comme les ailes d'un papillon de nuit ou des toiles d'araignée enchevêtrées. Mais je vis que ma table faisait des feuilles, pâles et naines, molles et flasques, mais qui poussaient vite. Au près de ces feuilles quatre bourgeons venaient de naître. Quelques jours avant j'avais mis chaque pied dans une boîte remplie d'eau pour décourager les fourmis; la sève de ces pieux frais coupés avait goulument absorbé cette eau et, malgré la faible lumière de mon laboratoire, avait commencé à s'épanouir en feuillages. C'était vraiment une table de jungle. Je fus très ému de voir que le germe du monde sauvage avait déjà commencé à portée de ma main. Une minuscule chenille grimpee je ne sais d'où jusqu'aux feuilles nouvelles en avait mangé un bout. Je me représentai une table bourgeonnant, poussant de plus en plus haut et m'obligeant à couper de jeunes plants dans la forêt pour en faire les pieds de ma chaise et monter à la même allure. Mais ce faux été passe, la sève sèche, les feuilles se flétrissent et les plants redeviennent du bois d'ameublement.

Pourtant la magie continua. Si les planches du haut ne montrèrent pas de vitalité même passagère, elles firent des choses aussi surprenantes; et d'abord elles é mirent des sons. Plusieurs jours de suite s'élevèrent de faibles grincements durant plusieurs secondes et devenant parfois assez rapides et intenses pour devenir vraiment musicaux. Je ne savais d'où ils venaient, mais un jour que je posais par hasard ma tête sur la table, il me sembla qu'ils vibraient tout contre mon tympan. Je remarquai plus tard sur le sol un tas minuscule de sciure de bois et je vis qu'il était tombé d'un trou arrondi d'où sortait le son. Pendant trois mois ma table continua jour et nuit son chant monotone. Dans la nuit même il devint une partie du silence et je m'y accoutumai si bien que je devais faire un effort pour l'entendre encore. Puis il cessa et cette interruption me frappa davantage que le son même ne le faisait désormais.

\* \* \*

Plusieurs mois après, comme on venait d'emballer les derniers des objets qui reposaient sur ma table, je la dressai elle-même

pour l'emporter. Or, dans le trou d'où le chant et la sciure étaient sortis, je vis accroché un scarabée momifié, resplendissant, aux longues antennes saumon et noires recourbées jusque sur le dos; sa cuirasseannelée brillait à travers la poussière et la faible lumière, tache verte, sombre comme la forêt, bordée du jaune frais des primevères. Ma table lui avait fourni nourriture, logis, caisse de résonance. Mais quand cette petite vie fut dans toute sa force, la fibre végétale durcie avait cruellement résisté, malgré tous les efforts du scarabée : elle lui avait cruellement pris sa liberté en entravant légèrement et inutilement ses pattes de derrière. Telles furent les deux tragédies de ma table : l'une végétale, l'autre animale.

D'ordinaire, cette table est encombrée de beaux objets mystérieux qui, si un étranger les regardait par hasard, ne pourraient avoir pour lui aucun sens. Il y a, par exemple, un petit objet en os, coupe ou vase de forme exquise en partie recouverte et portant un long manche délicatement incurvé. Il est suspendu auprès de moi et j'y mets les épingles. Ce pourrait être une fine netsoutie japonaise sculptée avant l'époque démocratique par quelque artisan plein d'amour pour son art; cela ressemble à tout, sauf à une boîte à musique. Mais ma rêverie vient d'être interrompue par un son qui sort de la jungle voisine, un son qu'on entend sans cesse, mais auquel on ne s'habitue jamais. Et, comme ma petite boîte d'os aurait pu être tout autre qu'elle n'était, ces profondes vibrations qui me frappaient auraient pu venir des éléments, d'un vent lointain sinistre comme s'il eût passé à travers de terribles plaines après la bataille ou dans des villes ravagées par la peste, comme si les toits autour desquels ce vent avait hurlé eussent été imprégnés de crime, eussent recouvert sur de vieux châteaux recelant des pensées de trahison et de meurtre. Or, je savais que ces riches sons primitifs sortaient de boîtes d'os de la jungle, toutes pareilles à ma coupe à épingles, boîtes qui se trouvaient dans la gorge d'être accroupis en cercle autour des arbres, semblables à de vieux nains au cou épais qui me regardaient par-dessous une étendue d'eau aux reflets de mercure. Lorsque cette note devint si forte qu'il semblait impossible qu'aucun animal pût la produire, quelque chose de sombre effleura rapidement la surface de la rivière comme si la plainte des singes, touchant l'eau, fût devenue visible, comme un liquide enfermé dans un vase se trouble au son de certains accords. Mais mon oreille fut soudain éveillée par autre chose. Comme un projecteur qui passe brusquement d'un nuage lointain à un ravin, elle écouta un son qui naissait à côté de mon coude, un son, rythmé et sourd. De nouveau, ma table chantait.

Des choses surprenantes, des choses qui semblent venir du royaume de la magie noire arrivent encore sur ma table. Très tard, ce soir, une pluie tropicale sans vent tombait si constante, si dense que le bruit monotone qu'elle tirait des branches semblait s'adresser à un autre sens qu'à l'ouïe. Assis à ma table je décrivais le délicat système des os minuscules et des muscles du larynx d'un gobe-mouches, j'essayais de comprendre comment cet instrument pouvait donner le riche jeu de cris, de sifflements, de trilles, d'octaves dont résonnait tout le jour l'enclos de mon laboratoire, lorsque quelque chose vola rapidement devant mon visage et se posa gauchement parmi mes éprouvettes et mes instruments.

Je vis une blatte géante toute en brun et en gris. Les ailes marbrées, d'une taille et d'une couleur étranges. Elle était venue à travers la pluie, elle était entrée par la fenêtre, mais je vis tout de suite qu'elle était en grand danger. Une araignée de deux pouces la tenait dans ses pinces. De ses huit longues pattes l'araignée serrait ferme, mais elle n'avait pu empêcher sa victime de s'envoler. Lorsque la blatte se posa, l'araignée chargea sa prise et saisit les ailes, empêchant ainsi toute nouvelle fuite. C'étaient deux spécimens très intéressants. Je les couvris d'une jatte et les laissai à leur combat, je retournai à mon microscope.

Un quart d'heure après, je regardai et je vis un spectacle hallucinant. L'araignée serrait toujours, mais la blatte se vengeait. Elle ne vivait plus qu'à peine. En un quart d'heure, cet être vigoureux et puissant était devenu une coque vide, sèche, creuse, mais, sur elle et sur l'araignée, sur la table, sur le verre, trotaient vivement cinquante blattes nouveau-nées. Elles avaient bondi hors de leur mère, tout équipées, préparées pour la vie, ne laissant qu'une enveloppe béante, une pelure maternelle, le fantôme d'une blatte. Petites, vertes, transparentes, rapides, elles couraient de-ci de-là sur l'araignée. Celle-ci essayait en vain de saisir ces faunes minuscules et étreignait en vain le débris mourant et sans goût de la mère. Accrochée, elle semblait espérer que ce miracle antinaturel se renverserait et que sa victime redeviendrait grasse et savoureuse.

Je savais que dans l'aquarium voisin certains de mes poissons poussaient des milliers d'œufs, et que d'autres insectes donnaient naissance à des myriades de petits; et pourtant ce tour de magie de la blatte, cet être qui se changeait en cinquante, montraient avec un relief merveilleux la puissance reproductive des bêtes tropicales. Puisqu'en un moment un seul insecte peut se briser en cinquante doubles de lui-même, actifs et en pleine vigueur, on comprend vaguement quelles chances de variation, d'adaptation nouvelle et de survivance possèdent les espèces à structure délicate. C'était là de la génération spontanée jusqu'à l'excès.

\* \* \*

Je reviens aux sons et aux voix; je pourrais écrire tout un chapitre sur les appels, les chants et les bruits qui me viennent de la rivière, de l'enclos et de la jungle, tandis que je suis à ma table. Par les jours très calmes, je peux entendre le ronflement des poissons-chats géants nageant dans les eaux profondes, et, très haut dans le ciel, le cri des aigles-milans; dans l'embrasement de midi, l'Attila, l'affolant Cotinga appelle, appelle, appelle encore, mais à minuit, quand tout se tait, surgit la cadence désespérée de l'engoulement; j'apprends par les piailllements indistincts des oiseaux-mouches et les cris frénétiques des gobe-mouches qu'un serpent des arbres vient d'être découvert dans les bambous; je n'ai pas besoin de lever les yeux pour savoir qu'il est 5 heures, puisque le coucou commence ses courses de vieille sorcière pour aller boire dans le fleuve...

Grâce, peut-être, à la vertu magique de ma table, j'ai appris moi-même, à faire tout seul mon petit miracle. J'étudie en ce moment le larynx des oiseaux, organe vocal étonnant et complexe situé très loin derrière la gorge, dans le corps même; je cherche comment à sa structure correspond la voix de l'oiseau. J'essaie de résoudre certains problèmes ardues concernant les tinamous, étranges oiseaux à courte queue, rappelant à la fois les volailles et les autruches, qui vivent sur le sol de la jungle, pondent des œufs de turquoise polie et de jade pourpré et qui s'appellent les uns les autres d'un sifflement doux et liquide. Mes Indiens m'en apportent beaucoup pour notre popote; je puis donc les étudier à l'aise. Je fais sur ma table une expérience que j'ai déjà réussie plusieurs fois. Je décapite un oiseau avant qu'on l'ait plumé pour le cuire et, le tenant fermement sur le dos, je lui donne un coup sec sur les muscles de la poitrine. Résultat nul. Je le change alors de position et j'essaie de nouveau. Cette fois une note brève et élevée se produit. Je tire un peu son cou et j'obtiens une note plus basse; je tire encore un peu, la note descend d'un demi-ton. Si je pouvais prolonger ces expériences, j'arriverais à reproduire sur ma table tous les appels plaintifs que lance chaque soir le tinamous bigarré.

Je prends alors la trachée-artère et j'analyse soigneusement l'architecture merveilleuse de l'organe entier, l'adaptation et l'ajustement délicat de chaque partie. Chacune a sa fonction et l'ensemble joue mieux qu'aucune machine humaine. De la gorge

au larynx inférieur s'étend la trachée-artère; c'est un mince tissu membraneux, que maintiennent ouvert cent vingt-cinq anneaux parfaits.

Ainsi l'air entre toujours librement. L'orifice est si mobile qu'il se plie en deux vers l'arrière sans qu'aucune contorsion du cou puisse le fermer. Vers la gorge une fente s'ouvre et se ferme au moindre besoin; à l'autre bout commence le larynx inférieur; il se divise en deux tubes dont chacun aboutit à un poumon. Vingt anneaux au-dessus de ce point, la trachée-artère un peu s'élargit, et presque solide, forme une caisse de résonance osseuse; avec moins de puissance, elle joue le rôle de la cavité qui donne à la voix des singes hurleurs rouges sa sonorité et sa portée.

Le larynx inférieur est lui-même encadré de quatre paires d'anneaux et de demi-anneaux, qui protègent deux paires de coussins cartilagineux. Les coussins de chaque paire se touchent intérieurement sur les côtés, et lorsque la trachée se détend, la fente qui les sépare est étroitement close. Si je tire légèrement et produis le même mouvement que lorsque le tinamou vivant lève le cou ou la tête, les coussins, tournant un peu, se contractent, pénètrent en partie dans la fente et laissent une petite brèche. L'air venu des poumons et des sacs d'air traversant cette brèche, c'est la première note de l'appel limpide, note élevée, sifflement très pur en *fa* médium, qu'on entend à un mille de distance au plus profond de la jungle. Mon imagination travaille, échappe un instant à ce problème technique d'anatomie, se dit que ce son pur est l'appel lancé par la femelle tinamou, personne très émancipée à tout mâle sans engagement: elle lui annonce qu'elle est prête à lui pondre un œuf s'il veut bien se charger de le couvrir, de le faire éclore, et élever l'enfant. Dois-je vanter mon sexe ou rougir de lui? Les forêts sont pleines de mâles aimables et casaniers tout prêts à accepter ce contrat unilatéral. Leur larynx est presque identique, mais les appels sonores du soir sont réservés au sexe oisif. Les suffragettes tinamous ont vaincu depuis bien longtemps.

Lorsque j'écoute les divers cris de la jungle, gazouillis et sifflements, rugissements, trilles et roulades, je veux d'abord connaître leurs auteurs; je rampe, je me mets à l'affût, s'il le faut je tire, je veux savoir quelle émotion, quel désir font naître ces appels. Mais quelle sera la réponse à cet appel? Un geste, un cri d'attachement filial, d'amour, de rivalité ou simplement de camaraderie? Recherche plus difficile, mais qui souvent aboutit. Presque toujours d'ailleurs, elle s'arrête là. Nous étudions avant tout le mécanisme physique; j'examine sur ma table le larynx du tinamou; j'apprends ensuite à reproduire artificiellement son appel; grâce à une dissection infatigable, je mets au jour le canal où passe l'air, la caisse de résonance, le mécanisme du larynx inférieur, les cordes vocales, les muscles qui les font jouer; j'envie alors à l'oiseau l'énorme réservoir clair que constitue son corps, poumons, poches aériennes et jusqu'aux cavités mêmes de ses os. Enfin, renversé sur ma chaise, j'écoute dans la forêt voisine l'appel d'un tinamou vivant et sauvage; et conscient de mes nouvelles découvertes, je goûte dans sa plénitude la joie de l'intimité réalisée avec les êtres furtifs du monde où je vis, avec le petit peuple de la jungle.

\* \* \*

Après avoir longtemps cheminé à travers la jungle, je quittais Hacka Trail pour la clairière du campement, lorsque j'aperçus un groupe de petite taches sur le revers d'une feuille de bromélia géant. Si cette feuille se fût trouvée à cinquante pieds de haut, j'aurais cru reconnaître des grandes chauves-souris frugivores; à vingt pieds, leurs dimensions sont celles des vampires; mais comme ces taches se trouvaient juste hors de la portée de ma main, elles ne pouvaient avoir plus d'un pouce de long. Je détachai la feuille à coups de hachette, l'attrapai au vol et trouvai neuf petites

chrysalides les unes contre les autres; même observées minutieusement, elles ressemblaient étrangement à un groupe de chauves-souris minuscules.

Il est très rare que les chrysalides se rapprochent ainsi; les papillons, eux non plus, ne s'endorment pas la nuit près l'un de l'autre dans les clairières de la jungle. J'emportai la feuille après l'avoir recourbée en une grande arche d'émeraude, et je l'attachai au-dessus de ma table où elle devint en se desséchant un dôme cannelé de tissu vert. Trois jours se passèrent sans aucun changement des chrysalides balancées au bout de leur fil de soie; puis mon regard saisit une reflet argenté tout à l'extrémité du revers de la feuille. Un autre regard me fit croire à la présence en cet endroit de gouttes de rosée inexplicables; un troisième leur prêta la consistance de la perle; mais un quatrième examen minutieux me démontra qu'il y avait là deux œufs de papillon héliconide écarlate et noir, de l'espèce que je voyais voltiger devant moi sans peur sur les sentiers de la jungle. C'était là un exemple magnifique de découverte oblique, de seconde vue scientifique.

Je me demandai quelle sculpture me révéleraient à leur surface, quand je les placerais sous mon microscope, ces deux sphères isolées, dont l'éclat rappelait le troisième signe du zodiaque sur un fond de ciel vert sombre. Mais au premier examen j'oubliai complètement la surface, et la possibilité d'y constater la présence d'épines ou d'un treillis hexagonal; c'était le contenu bien inattendu qui attirait et retenait mon attention. Dans un œuf de papillon on voit toujours, au bout du temps prescrit, une chenille roulée sur elle-même; elle émerge ensuite pour s'adapter à sa minuscule résidence sphérique. Or, j'avais là un cosmos nouveau, une planète remplie de créatures aux mouvements lents, qui n'avaient rien de commun avec la chenille de l'héliconide. Elles faisaient lentement le tour de leur petit univers, qu'elles exploraient, tels des organismes lilliputiens, le regard tourné vers l'intérieur. L'œuf était une sphère opalescente, d'un douzième de pouce de diamètre; et sur le champ de mon microscope il semblait vraiment suspendu dans l'espace, dans un éther de chlorophylle foncée. Plus d'une fois, lorsque mon œil se fatiguait d'observer, il me sembla voir l'ensemble de l'œuf; mais ses occupants restaient stationnaires. De temps en temps l'un d'eux se retournait pour avancer contre le courant, et provoquait un tourbillon de circulation aux croisements et recroisements confus. La pellicule dont se composait la coquille était transparente et limpide, mais vu la périphérie, elle se troublait, prenait une teinte exquise de perle violacée. Un des occupants vint se reposer juste sous la surface, et je constatai que c'était un ver minuscule, sans pattes, qui tâtonnait de tous côtés, et dont les sensations, les perceptions, la vie étaient ce que peuvent être celles d'un ver emprisonné dans un œuf de papillon. Ce ver poursuivit en hâte son chemin, se mit à se tortiller avec ses compagnons, et bientôt disparut de mon champ d'observation au-dessus de la surface de son univers. Sans aucun doute, il ne lui fallut que quelques secondes pour faire le tour de son orbite interne et traverser de nouveau l'espace que je regardais; mais comme une armée romaine de figurants qui circule sur la scène, ou les idées qui défilent dans certains cerveaux, tous ces vers paraissaient identiques. Je ne pouvais ni les distinguer ni les compter. Je savais seulement que quelque minuscule hyménoptère, sans doute un membre de la tribu merveilleuse des chalcids, avait quelques jours auparavant traversé de son oviducte cette perle transparente, et laissé à l'intérieur autant d'œufs qu'il y avait de vers, puisqu'il s'était enfui jusqu'à l'œuf suivant. J'avais eu jadis la chance de pouvoir observer cette ponte lilliputienne (1), et je tremblais alors d'émotion devant le trésor inattendu que j'avais, sans m'en douter, apporté jusqu'à ma table.

(1) Voir *The Edge of the Jungle*, pp. 38-40.



J'examinai de tous les côtés, à la loupe, sans découvrir le lieu d'entrée. Lorsque jadis, pendant mon voyage en Egypte, je sortis du cœur de la grande pyramide de Chéops par la galerie des voleurs, et que je réussis enfin, en me traînant et me rapetissant, à traverser la fissure par laquelle ils avaient pénétré, elle m'avait certes paru petite. Mais j'avais sous les yeux un phénomène bien plus merveilleux encore que l'entrée furtive des voleurs arabes dans la pyramide, qu'un bateau complètement monté dans une bouteille ou qu'une tempête de neige dans un presse-papier.

Quatre jours se passèrent; les globes merveilleux étaient toujours devant moi, et je les examinai de nouveau. Un changement étonnant s'était produit; une planète vivante s'était transformée en un satellite mort; l'œuf était devenu un sarcophage contenant une douzaine de momies. Les petites boîtes étaient disposées tout autour d'un noyau central de débris, les unes debout comme dans un musée égyptologique, d'autres se faisant face, et semblant bavarder à travers leurs bouches scellées. Une de ces momies, poupée minuscule, reposait contre la coquille d'opale, les yeux collés à la vitre transparente; ces yeux n'étaient pas encore des yeux, mais un tissu insensible. Elle s'était installée à l'extrême bord; les premières pulsations du nerf optique devaient ainsi lui révéler les mystères de ce monde extérieur qui enveloppait la sphère où jusqu'alors elle avait joui de ses derniers plaisirs.

Ainsi se passa une semaine; les petites momies silencieuses restaient pareilles; sept jours; temps qui, d'après la Bible, a suffi pour créer le monde. Mais la vérité, la beauté resplendissantes de l'évolution se cachent dans les allégories de la Genèse, et de même, cachées à nos sens incertains, des transformations miraculeuses s'accomplissaient dans l'œuf de papillon. Le huitième matin suivant, le charme fut rompu, et la sphère bouillonna d'une vie ressuscitée, réincarnée. Sur le tas de terreau central gisaient entassés douze habits d'occasion, douze complets d'enveloppe chitineuse, caricatures en papier de soie de leurs propriétaires, dont les formes fantastiques luisaient à travers la coquille. Les guêpes minuscules étaient écloses et se mouvaient; déjà elles avaient mordu la coquille, fait un trou, et éparpillé à l'extérieur de petits copeaux d'opale brisée. L'une d'elles bouscula un groupe de flâneuses, se fraya un chemin jusqu'à la porte et se mit à ronger de toutes ses forces. Ses grands yeux écarlates bombés lui bouchaient l'issue, mais elle s'efforçait d'enfoncer la coque. Toutes les autres savaient qu'un événement important se passait, et l'air venu de l'extérieur dut leur apporter des nouvelles émouvantes, car elles coururent en tout sens aussi vite que le permettait l'encombrement de leur logis. Deux fois la Rongeuse cessa de mordre et de pousser; elle se promena nerveusement, fit le tour complet de l'œuf. Son rôle de chef, son audace de pionnière n'apparaissaient pas seulement à ses actes; je m'aperçus qu'elle n'était pas pareille aux autres. Elle était un tout petit peu moins grande, de forme plus nette; elle portait sur le dos un insigne rond et doré.

D'autres arrivèrent à l'ouverture, essayèrent vainement de passer, et se détournèrent de la tâche; aucune ne s'efforça de travailler à l'évasion. L'ambitieuse revint, fonça de toute sa force. Elle manquait de point d'appui; trois de ses compagnes arrivèrent ensemble; elle s'arc-bouta de ses pattes de derrière sur leur visage et sur leur corps, et put enfin détacher un morceau extraordinairement gros de la coquille cornée. Cela fit une trouée magnifique; le petit insecte rongea encore deux fragments plus menus, se faufila par le trou anguleux et s'arrêta au sommet de son univers. Si minuscule qu'il fût, il en faudrait vingt-cinq pour faire un pouce, ses couleurs étaient exquisées: les yeux d'écarlate mat étaient couverts par endroits de poils dorés; la cuirasse, d'un noir brillant depuis la tête jusqu'au sommet de l'abdomen, laissait voir à travers les ailes des rayures d'or jaune. Ses ailes étaient petites, en forme de pagaie, presque totalement sans veinures,

tandis qu'à la surface leurs écailles s'irisaient de lilas, de jaune et de vert pâle.

Elle nettoya minutieusement son corps, puis courut à toute vitesse. Après quelques demi-tours rapides aux alentours immédiats sur la feuille même, elle revint, s'essuya une dernière fois les pattes de devant, grimpa jusqu'au trou, y passa ses antennes, et s'installa près de la porte à une distance égale à la longueur de son propre corps. Cette attitude fut pour moi une surprise complète; jamais je ne me serais attendu à la voir rentrer après une évasion si laborieuse.

WILLIAM BEKE.

(Traduit de l'anglais.)

## Du mur d'Orange à Marie Noël

Chaque année, des représentations théâtrales et musicales sont données sur la plus belle scène du monde, devant ce mur, qui atteste malgré les siècles, la majesté de la paix romaine.

A vrai dire, le tableau est souvent inférieur au cadre. Quel auteur pourrait emplir un amphithéâtre où siègent à l'aise 15,000 spectateurs? Corneille, Hugo, Edmond Rostand, Albert du Bois? Mais les fêtes d'Orange durent trois jours. Qui peut accorder sa lyre pour des œuvres si précieuses? Et les acteurs? Il faudrait des géants. Ceux qui jouaient à Orange, au temps des Césars, se guindaient sur des cothurnes et renforçaient leur voix par des masques. Ils devaient ressembler aux géants de nos ducasses wallonnes, ils en avaient la taille et la rigidité. Aujourd'hui, dans cette perspective surhumaine, les cabotins modernes ressemblent à des poupées de crèche et quelquefois à des polichinelles.

Sans doute, on entendit ici de grandes voix: celle de Mounet-Sully, celle de son frère, le cadet, celle de MM<sup>mes</sup> Bartet et Segond-Weber. Mais, depuis, quel silence!

Aussi, ce théâtre d'Orange, le roi des théâtres en plein air, décline-t-il visiblement. La Grande Guerre lui a porté un coup mortel. Il fallait la facilité de vivre de jadis pour financer ces solennités glorieuses et onéreuses. Depuis, ces entreprises se terminent toujours par des déficits. Où sont les 500,000 francs de recettes du temps de Mariéton? En vain, corse-t-on le programme par les plus illustres vedettes, annonce-t-on la venue à Orange de personnages plus ou moins consulaires. Le spectateur a été trop souvent attrapé. Et puis, pourquoi entreprendre un onéreux voyage quand on peut applaudir sur le théâtre de sa ville ce qu'on va chercher si loin?

Cette année, pour redonner de l'éclat à une liturgie déclinante, on annonça dans les gazettes la venue de la princesse Juliana de Hollande. Elle coudoierait sur les gradins le démocrate M. Daladier, président du Conseil, fils d'un boulanger du pays. Le fromage à côté de la brioche. Cette présence royale échauffa toutes les cervelles républicaines. Comme de juste, en feuilletant l'almanach, on découvrit un anniversaire plausible. Il n'en chôme pas, le temps en fabrique tous les jours. L'année 1933 était jubilaire, c'était le quatrième centenaire de la maison de Nassau. Et de réciter, dans les revues et dans les feuilles, les fastes de Taciturne qui ravagea une des plus belles provinces de France et en brûla toutes les églises. Sans Louis XIV, Orange serait un autre Monaco, et si le Taciturne l'avait emporté, M. Daladier

ne serait pas président du Conseil à Paris : il serait Hollandais, comme le disait J.-J. Brousson, mon compagnon de voyage.

Dans cette ardeur jubilaire les Orangeois se montrèrent les plus éffrénés. Ils découpaient leurs drapeaux tricolores pour en disposer horizontalement les couleurs. Ils s'informèrent de l'hymne national hollandais et s'appliquèrent à le chanter juste, tressèrent des guirlandes, projetèrent des cavalcades historiques, commandèrent à des félibres des cantates provençales et à des poètes-lauréats des pièces de circonstance.

Entrait dans cette ardeur, comme dans toutes les choses humaines, un peu d'intérêt. Certes, on espérait la venue de la Princesse, mais on l'espérait bien accompagnée, de courtisans riches et gras, au chèque facile.

Patatras! A la veille de la fête, quand le fauteuil de velours avait été commandé chez le tapissier de Marseille, un peu plus haut et doré que celui de M. Daladier, un communiqué sec comme un coup de fouet défléurait toutes les espérances : « La Princesse ne vient pas. » Elle enverra seulement quelques chambellans très décorés et qui le seront encore plus au retour. D'où provenait cette reculade?

D'un triblion local, d'un avocat indiscret. Ce Démosthènes du pays de Tartarin avait été envoyé comme ambassadeur officieux dans les Pays-Bas. Il devait s'aboucher avec les autorités, saluer la Reine, séduire la Princesse. A son retour, il rapporta sur lui-même les choses les plus avantageuses. Il avait été accueilli à bras ouverts, il avait été reçu en ami par Leurs Majestés; même, il avait figuré au troisième rang, dans le dos de la Reine, à une conférence. Et voilà qu'il ajoute, poussé par le Malin, que la Princesse espérée est une grosse doudon qui ressemble aux fromages de son pays, qu'elle a les grâces d'une actrice de théâtre forain, que, comparée aux Mireilles du pays, elle formera repoussoir, et autres aménités de ce style. Cette orangeade déplut aux augustes visiteurs qu'on voulait amener à Orange. Ils se sont fait porter pâle, comme dit le soldat. Et en fait de riches Hollandais, vint surtout un universitaire érudit.

Mais il y avait, il est vrai, M. Daladier.

C'est devant le Premier Français que fut joué *Guillaume le Taciturne*, tragédie en trois actes et en vers, commandée à un consciencieux professeur. Celui-ci fit de son mieux. Il escamota les querelles religieuses qui furent la cause principale du retour d'Orange à la France. Dans sa pièce, il y a une amourette et un traitre. Cela rappelle à la fois A. Dumas père, Sardou, Rostand, la *Tour de Nesles*, *Patrie* et *Cyrano*. Le *Taciturne* est placé entre le devoir et l'amour. Il choisit le devoir. Il est assassiné. Moralité?... Qu'aurait pensé de ce dénouement la princesse Juliana pour qui l'on cherche un époux?

\* \* \*

Sur le chemin d'Orange, par la route, il y a Auxerre, célèbre par sa cathédrale et par Marie Noël.

Marie Noël, dira-t-on, qui est-ce?

Un mot révélera sa personnalité. Ce mot, c'est un cri suprême de Mme de Noailles. Au lit de la mort, cette bacchante ivre de paganisme sentit le vertige de l'éternité. Elle fit appeler l'abbé Mugnier, et à un ami qui l'accablait d'éloges elle déclara :

— Avez-vous lu Marie Noël? C'est elle le grand poète, ce n'est pas moi!

Il y a entre l'auteur du *Visage émerveillé* et celui des *Chansons et des Heures* un abîme que ne comblerait pas la cathédrale d'Auxerre.

Avant ce témoignage, il y avait eu, isolés et prophétiques, ceux de l'abbé Bremond, de L. Descaves, d'Escholier et de J.-J. Brousson.

Avec le célèbre brodeur des pantoufles d'Anatole, j'ai pu rendre visite à la plus mélodieuse et la plus farouche des poétesses de France. Bien plus, elle a consenti à venir partager à l'hôtel notre repas.

Elle revenait, vibrante et apaisée, d'une retraite à Vézelay.

— Connaissez-vous cette église? nous dit-elle. C'est la plus belle de France. Il faut faire un détour pour aller vous y agenouiller. C'est le P. Sanson qui prêchait la retraite. On m'avait vanté son éloquence. Je ne m'en suis pas aperçue tant ses paroles m'ont fait de bien.

— Comment vous est venu le don de poésie?

— Enfant, fille d'universitaire, j'entendais avec ravissement parler mon père et mon frère. Ils ne s'arrêtaient pas. Et je me disais : « A toi, il ne te reste que le silence! » Le silence est mon secteur. Oh! je n'ai pas toujours été si détachée! J'étais très médisante. Mais, un jour, j'ai offert à Dieu ma malignité. Alors, en échange, il m'a donné la poésie.

— ...

— En Belgique, vous avez aussi un beau poète, que j'aime beaucoup : Camille Melloy.

— ...

— Chez moi, c'est la musique des mots qui engendre l'idée et l'image. Sans cesse, des commencements de chanson naissent dans ma tête. Quand j'ai le temps, je les achève et les transcris. Ce sont là mes poèmes.

— ...

— L'éloge qui m'a le plus flattée est celui d'un paysan qui était venu vendre ses porcelets à la foire d'Auxerre. Il arrivait du village où j'ai été en nourrice. Je l'abordai pour lui demander des nouvelles de mes amis d'enfance. Comme je m'éloignais, je l'entendis, parmi les grognements des porcs, qui disait à ses voisins : « Cette femme, c'est le plus grand poète du monde! »

— Vous êtes mystique?

— Les mystiques sont des gens qui se coupent les jambes en vue d'attraper des ailes. J'ai gardé mes jambes par précaution. Mais il est vrai que je me suis sauvée par le haut comme les oiseaux et que je trouve à présent le bonheur au-dessus du monde.

... Après le repas, nous visitâmes avec la poétesse cette cathédrale d'Auxerre où la Pucelle a prié. Prenant par la main l'auteur des *Fioretti de Jeanne d'Arc*, elle le mena près d'un pilier, du côté de l'Évangile. Doucement elle lui dit :

— C'est là qu'Elle s'agenouillait après la communion.

OMER ENGLEBERT.

---

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

---

## L'Amérique en face de l'Europe

Dans cette phase nouvelle de l'histoire, où la révolution économique a fait entrer le monde, il se crée peu à peu des circonstances qui demandent une politique intercontinentale. En dehors du système international de la *Respublica Christiana*, au Moyen Age, il n'y a guère d'autre solution pour la stabilité internationale que l'équilibre des puissances; cet équilibre était européen avant le XIX<sup>e</sup> siècle; il doit désormais être mondial.

L'Europe a subi, suivant les mots de Daniel Halévy, « une transfiguration dramatique ». Les peuples brassés dans son sein ont composé une physionomie nouvelle à son vieux visage ridé; ils y multiplient les oppositions et les contrastes, les aspérités et les tensions; ils se scrutent et s'étudient avec méfiance et aveuglement, mais ils possèdent au fond de leur substance l'unité d'une civilisation.

C'est par opposition à d'autres modes d'éducation, à d'autres cadres de vie, qu'ils ont conscience de cette unité, qu'ils se souviennent du parallélisme de leur développement social et culturel, religieux et scientifique, artistique et matériel, si sensiblement analogue sur les rives de tous les fleuves, de la Vistule au Tage. L'histoire en donnant aux divers peuples de l'Europe une éducation semblable a créé chez eux ce fonds commun d'expériences, de préjugés et de réflexes dont ils ressentent la puissance lorsqu'une civilisation différente les rencontre.

Toute pensée forte, tout système d'idées et de coutumes, porte en lui un impérialisme latent. Il est normal que les actes d'un homme ou d'un pays reflètent le rayonnement de sa pensée, la marque de son attitude à l'égard des problèmes de la vie. C'est pourquoi il est si parfaitement compréhensible que les hommes, formés dans le moule d'une civilisation déterminée, emploient le meilleur de leurs forces à la promouvoir ailleurs, à en projeter les gestes dans d'autres hommes et dans d'autres pays.

Nul ne peut nier que les habitants actuels du continent américain aient développé un système nouveau de comportement à l'égard de la vie, une série de réponses originales aux problèmes quotidiens de l'humanité. La solution à laquelle ils se sont ralliés est étonnamment éloignée de celle qu'une expérience séculaire avait imprimée dans les vieux pays européens, d'où la plupart d'entre eux étaient originaires. Elle s'y oppose souvent par sa hardiesse et sa démesure, sa simplicité et son ardeur.

De cet antagonisme de civilisations doit naître une certaine opposition politique, une tendance instinctive à faire dominer les conceptions respectives et à protéger au dehors l'influence des idées de chaque groupe. Cette opposition peut se résorber dans une collaboration, comme tant d'autres particularités inhérentes à la nature de l'homme. Elle peut enrichir l'humanité en augmentant son patrimoine moral et intellectuel, qui sera un jour l'Infini.

Mais, la collaboration de deux civilisations ne peut donner la plénitude de son effet que dans le libre épanouissement de chacune, c'est-à-dire dans un état de choses où elles se font librement contrepoids, où il existe dans leurs rapports mutuels un harmonieux équilibre. C'est pourquoi il est si important de connaître le milieu et les circonstances de l'équilibre intercontinental.

L'immense continent américain comporte des groupes nationaux fort divers; ce n'est pas sans raison qu'on les divise en trois ordres: l'Amérique latine, le Canada et les Etats-Unis.

La formation politique des Etats de l'Amérique latine n'est pas achevée; leurs caractéristiques économiques ne sont pas encore fixées. Ils constituent des terres non développées où le génie humain pourra se donner libre cours, où des richesses immenses gisent encore infécondes dans le sein de la nature. L'instabilité politique y conjure avec le climat pour maintenir dans l'indétermination une civilisation encore embryonnaire.

L'importance de l'Amérique latine comme facteur politique international ne s'est donc pas encore affirmée. Son action extérieure subit à un degré considérable l'influence des Etats-Unis.

Le Canada tire son caractère particulier de l'Empire britannique dont il fait partie. Quel que soit le lien juridique qui rassemble les nations du *British Commonwealth*, ce lien est fortifié par une communauté psychologique et morale étonnamment solide. Le Canadien représente sur le continent américain l'équilibre, la modération, le sang-froid britanniques. Il diffère profondément du Yankee; peut-être un jour éloigné lui fera-t-il contrepoids, lorsque les richesses splendides de son prodigieux territoire auront été exploitées.

Mais si le Canada représente une pensée et une coutume indépendantes, il subit lui aussi, et combien fortement, la hantise des Etats-Unis. Peuple de 8,000,000 d'âmes, comment la frontière d'un méridien isolerait-elle d'une nation de 128,000,000 d'hommes, ardents, travailleurs, entreprenants. Rien ne peut protéger le Canada d'une pénétration par osmose des idées, des produits, des hommes qui sont ses voisins du Sud et qui n'ont rien d'autre pour arrêter leur appétit de conquête que le sens et le respect du Droit. Le Canada éprouve les mêmes angoisses que les Etats-Unis à l'égard du Pacifique et s'il a réussi à faire rompre l'alliance anglo-japonaise, il sait que seule la puissance navale de l'oncle Sam le protégera de l'invasion des Jaunes.

Sur le continent américain tout entier les Etats-Unis ont jeté les bases d'une expansion irrésistible. Les colonies révoltées de 1780, resserrées entre les Alleghanies et la mer, ont acheté à Napoléon la plaine du Mississippi en 1803, repris la Floride à l'Espagne en 1819, conquis le Texas en 1845 et la Californie en 1848. Le rachat de l'Alaska à la Russie en 1867 marque le terme de l'expansion territoriale des Etats-Unis sur le continent américain. Mais cela n'arrêta pas leur expansion politique; longtemps les Etats-Unis ont joué un rôle équivoque dans la politique intérieure des Etats de l'Amérique latine, et si le président Hoover a ostensiblement rappelé ses fusiliers marins du Nicaragua en 1932, on se demande ce que le président Roosevelt devra faire à Cuba en 1933. Sans doute, la fierté ombrageuse des Sud-Américains a forcé les Etats-Unis à modifier leur tactique; leurs interventions doivent nécessairement être moins nombreuses et plus discrètes, mais il en reste et elles peuvent être utiles.

L'expansion des Etats-Unis est, actuellement, surtout financière; les capitaux directement investis par eux en Amérique latine s'élevaient, au début de la crise, à trois milliards et demi de dollars, et au Canada à près de deux milliards. Ces capitaux s'employaient presque partout au contrôle des grandes ressources en matières premières, mines, plantations industrielles, agriculture mécanisée et à la domination des moyens de communication. La crise a provisoirement arrêté cette expansion, mais l'Union Panaméricaine reste le terrain idéal de l'impérialisme financier des Etats-Unis.

La situation actuelle des forces en présence, le rayonnement puissant, l'influence prépondérante des Etats-Unis nous permettent donc de considérer ceux-ci comme les représentants qualifiés de l'Amérique entière en face de l'Europe.

Il peut paraître étrange de soutenir que les Etats-Unis, enfants de l'Europe par toute leur population, aient constitué un système

de vie en opposition avec le nôtre. Mais l'histoire nous permet de comprendre cette réaction.

Les descendants des dissidents religieux émigrés d'Angleterre sous le règne des dynasties de Stuart et de Hanovre gardaient une certaine défiance à l'égard de leur métropole. Il ne fallut pas de très nombreuses erreurs de Georges III et de ses ministres Townshend et North (malgré les efforts du vieux Pitt) pour les détacher de l'Angleterre. Mais dans la guerre de l'Indépendance, les Américains purent compter sur bien des sympathies en Europe; leur cause souleva l'enthousiasme de tout ce qui s'appelait « libéral »; la France les aida militairement.

La formation définitive de l'attitude internationale des Etats-Unis date des guerres de la Révolution et de l'Empire. Jusque-là leurs populations avaient été orientées vers l'Europe; le commerce et la navigation formaient leurs grandes sources de richesses. Mais le blocus continental et les entraves à la liberté des mers, tout en leur donnant un fonds traditionnel de préférence pour les droits des neutres et la liberté de la navigation, les orientèrent vers l'expansion industrielle et la colonisation du continent.

Une page des adieux de Washington en 1796 exprime admirablement leurs résolutions. « Le grand principe de notre conduite à l'égard des nations étrangères, dit-il, est, tout en étendant nos relations commerciales, d'avoir avec ces nations aussi peu de liens politiques que possible. L'Europe a des intérêts de premier ordre qui n'ont vraiment aucun rapport ou qui n'ont qu'un rapport éloigné avec les nôtres. Elle peut être engagée dans des discussions dont les causes ne nous touchent pas. Il ne serait donc pas sage de nous lier par des nœuds artificiels aux vicissitudes ordinaires de sa politique et aux combinaisons ou aux collisions qu'engendrent les amitiés et les inimitiés européennes. Notre véritable politique est, autant que nous pouvons le faire, d'éviter toutes alliances permanentes avec une partie quelconque du monde étranger. »

La doctrine de Monroe ne fait que développer cette même thèse, au moment où la Sainte-Alliance tentait d'appliquer partout le régime de l'intervention et de briser les menées révolutionnaires des colonies américaines. Elle y ajoute un corollaire réciproque, interdisant en quelque sorte aux Européens de se mêler des questions américaines.

Le développement de la richesse, l'exportation du coton, la guerre de Sécession où le danger d'une intervention des puissances européennes en faveur des Sudistes fut imminent, l'odyssée du malheureux Maximilien au Mexique ne firent que confirmer ce point de vue.

Les vagues successives d'immigrants, fatigués de la misère des vieux pays, conquis par l'opulence de leur nouvelle patrie, accentuèrent un sentiment de dédain à l'égard d'une Europe pauvre et retardataire. Les descendants des colons jugèrent toute l'Europe d'après les immigrants qui en venaient; les immigrants se hâtaient d'oublier un sol qui n'avait pu les faire vivre.

Le nationalisme américain se développa rapidement après la guerre de Sécession; la création de nouveaux Etats, la conquête du Far-West, la prodigieuse mobilité des individus et des familles sur l'immense étendue du territoire, le déplacement progressif du centre de gravitation économique vers l'Ouest consacrèrent le phénomène étrange de l'uniformité du caractère dans un peuple aussi nombreux.

En même temps, le contact du monde asiatique par le Pacifique et l'épreuve de la puissance amenaient une âpreté plus impérieuse dans la politique extérieure. Le sénateur Lodge, qui exerça longtemps une influence prépondérante au Comité des Affaires étrangères du Sénat, fit voter le 2 août 1912, par 51 voix contre 4, la fameuse résolution, qui porte son nom et qui n'est qu'un corollaire de la doctrine de Monroe: « Il est décrété que si un port ou tout

autre endroit dans les continents américains se trouve situé de telle manière que son occupation pour des buts militaires ou navals puisse mettre en danger les communications ou la sécurité des Etats-Unis, le gouvernement des Etats-Unis ne pourrait voir sans les préoccupations les plus sérieuses ce port ou cet endroit devenir la possession de toute société ou association qui aurait avec un autre gouvernement, non américain, des relations telles que cette possession donnerait à ce gouvernement le pouvoir effectif de contrôle pour des buts militaires ou navals. »

Cette résolution Lodge visait à interdire la concession du port de Magdalena Bay en Californie mexicaine à une société japonaise et ce résultat fut atteint. Mais elle établissait également un principe hostile à toute expansion capitaliste étrangère sur les continents américains à des endroits jugés stratégiques. La résolution Lodge fut invoquée trois fois par le Département d'Etat en 1919 et une fois en 1924, afin d'empêcher une expansion capitaliste étrangère jugée indésirable. Elle est devenue une partie de la politique traditionnelle du département d'Etat.

Il est donc indéniable que la politique extérieure des Etats-Unis est solidement basée sur un principe d'isolement à l'égard de l'Europe et du monde non américain, doublé d'un corollaire réciproque, tendant à interdire aux puissances étrangères toute immixtion dans les affaires des continents américains.

\* \* \*

Il est par conséquent tout à fait exceptionnel dans l'histoire américaine de constater une intervention à l'étranger et surtout dans une guerre européenne. Il a fallu, en 1917, des circonstances spéciales et surtout le mépris systématique des droits des neutres et de la liberté des mers par l'Allemagne, pour amener le président Wilson et le Congrès à poser le geste décisif faisant des Etats-Unis une puissance non alliée mais associée, intervenant au moment opportun pour cueillir les fruits de la victoire. C'est précisément le caractère exceptionnel et improvisé de cette intervention des Etats-Unis dans une guerre européenne qui a causé la grande incertitude de la politique extérieure américaine après 1918.

Les Etats-Unis sortaient de la guerre avec la puissance et le prestige du premier peuple du monde; ils en sortaient prodigieusement enrichis, pourvus d'une puissance financière et industrielle dépassant l'ampleur de toutes leurs espérances. Ils étaient réellement les arbitres du monde et par conséquent ses guides responsables. Mais cela, seul le président Wilson le comprit et, malgré la rectitude de son caractère et l'éclat de son talent, il ne fut pas à la hauteur des circonstances et il ne put persuader à son peuple de le suivre.

La vieille politique traditionnelle de l'isolement, la doctrine de Monroe reprit instantanément leur empire; la plus grande puissance du monde se plut à jouer le rôle d'un pouvoir secondaire et tout le système de la paix fut faussé. Ni sécurité, ni équilibre, ni stabilité, ni harmonie dans l'ordre politique, dans l'ordre économique, dans l'ordre militaire ne sont en effet possibles aussi longtemps que les responsabilités et les obligations des Etats-Unis sont indéterminées. C'est pourquoi le problème primordial de la collaboration des Etats-Unis domine depuis la guerre toute l'activité diplomatique du monde.

\* \* \*

Il est faux de soutenir que ce problème soit insoluble. Sans aucun doute, la politique de l'isolement est fortement ancrée dans les préjugés américains, et il n'y a pas de peuple plus fidèle à ses préjugés. Mais la force des choses affirme lentement son influence même chez les adversaires les plus farouches.

C'est ainsi que l'Europe a réussi peu à peu à ramener l'intervention des Etats-Unis dans les affaires internationales. Les plans de règlement des Réparations furent établis en collaboration avec leurs experts les plus réputés. Les difficultés de la crise économique furent envisagées en commun; l'intérêt porté par l'opinion publique américaine à la Conférence du Désarmement et la participation plus qu'officielle du délégué des Etats-Unis à ses débats amenèrent un rapprochement sensible. Le conflit sino-japonais si étroitement connexe à la question primordiale de l'équilibre dans le Pacifique établit une étroite communauté de vues entre Washington et Genève.

A ces éléments de fait s'ajoutent des règles de droit nouvelles; le Pacte Kellogg, ratifié le 24 juillet 1929, constitue l'instrument primordial d'une nouvelle politique américaine. Aux yeux de juristes pointilleux, il peut paraître anodin et même vide de sens, mais le Département d'Etat le considère comme une règle pratique qui, sur bien des points, est un renversement de la politique traditionnelle. Rien n'est plus instructif à ce propos que le discours magistral du secrétaire d'Etat Stimson, le 8 août 1932, au Council of Foreign Relations à New-York. Ce discours constitue une interprétation officielle du Pacte; il y voit la condamnation définitive du concept de neutralité en cas de conflit international, l'impossibilité juridique de l'indifférence au cours d'une guerre future et l'obligation impérieuse d'une réunion consultative des puissances sitôt que des difficultés susceptibles d'amener un conflit ont surgi (!).

Qui ne s'étonnerait d'entendre énoncer une doctrine aussi révolutionnaire par le champion de la liberté des mers et des droits du commerce neutre!

Il est clair que, compris de cette manière, le Pacte Kellogg réintroduit les Etats-Unis dans la Société des Nations si brutalement abandonnée en 1920.

Ce n'est pas à dire que l'évolution profonde de la politique extérieure américaine ne doive subir des retards et des accidents. Chaque fois que la politique intérieure se trouvera acculée à des solutions angoissantes et concentrera sur elle l'attention du pays, on lui sacrifiera aisément les exigences d'une diplomatie nouvelle, dont l'importance échappe totalement à la foule. C'est ainsi qu'à la Conférence de Londres, la délégation américaine, impressionnée par les nécessités internationales et soucieuse d'en tenir compte, a été durement rappelée à l'ordre parce qu'il n'y avait plus qu'une chose en jeu pour Washington, la hausse des prix, nécessaire à l'ordre social interne. Mais il est symptomatique de constater la sévérité avec laquelle la politique du Président à Londres a été jugée par de grands organes de la presse indépendante et par des journalistes de premier rang.

L'élite américaine a compris l'impérieux besoin de la collaboration internationale pour la vie même des Etats-Unis. Malgré leur richesse, ils doivent importer la soie brute de l'Asie, le caoutchouc des Indes, le sucre de Cuba, la laine d'Australie, les arachides de Chine, le cuivre et les nitrates du Chili, le pétrole du Venezuela et les minerais du Mexique, sans parler du nickel, de l'étain, du manganèse, du vanadium, de la potasse et du jute. Ils doivent exporter pour réaliser cette production massive qui est la condition de leur prospérité. Les difficultés et les obstacles ne manquent pas pour éprouver leur sécurité économique. L'énigme du marché asiatique les hante, la paix de l'Europe occidentale conditionne leur expansion commerciale, l'immense empire britannique se ferme peu à peu à leurs exportations, tout comme les colonies européennes.

Malgré leur immense puissance, malgré leurs doctrines traditionnelles, prisonniers de cette fatalité de l'universalisme qui est le signe de notre temps, affaiblis par une désorganisation interne qui les appauvrit inutilement, les Etats-Unis, de bon ou de mauvais gré, sortiront de leur isolement politique.

Mais le problème de la collaboration internationale ne sera pas

résolu par ce seul fait. Parce que longtemps isolés, les Etats-Unis ont développé des règles spéciales dans l'art de gouverner, ils ont élaboré des conceptions audacieuses et souvent téméraires. Leur connaissance de l'homme se fonde sur une psychologie élémentaire, sur un type particulièrement simple et généralement uniforme, que l'on trouve bien rarement en dehors de chez eux. Pour collaborer avec d'autres peuples, ils devront commencer par les comprendre: tâche ardue et infiniment délicate. Un seul exemple suffira à illustrer toute la difficulté de cette compréhension: pour remédier à la crise, le meilleur remède est de restaurer la confiance, mais le fondement de la confiance est aux Etats-Unis à base de spéculation, en Europe à base d'épargne. Comment leurs méthodes pourraient-elles s'harmoniser?

La difficulté se trouve tout entière dans cette incompréhension réciproque, due à des formations historiques dissemblables. Il semble bien que l'Europe continentale et les Etats-Unis se trouveront souvent face à face, non seulement pour résoudre des questions monétaires, mais encore dans toute l'économie et toute la politique. L'une regarde vers le passé, les autres ne considèrent que l'avenir; chacun de ces points de vue a ses torts et ses justifications. L'histoire a résolu bien des antinomies; elle résorbera aussi celles-là. Et, en outre, il y a l'Empire britannique, étrangement composé de la traditionnelle Angleterre et de colonies souveraines, étonnamment jeunes et proches des Etats-Unis, mais aussi fières d'appartenir à la Couronne britannique et de participer à son glorieux passé. L'Empire britannique est un organe d'équilibre: il permettra peut-être une combinaison plus facile des systèmes opposés qui se partagent les pays de civilisation chrétienne.

Quoi qu'il en soit, l'histoire diplomatique que nous allons vivre ne peut manquer ni d'intérêt, ni de grandeur. Pourvu que les hommes soient à la hauteur de ses leçons!

BARON SNOY D'OPPEERS.

**REX** a commencé la publication  
de la collection

## LES ROIS

les meilleurs ouvrages des écrivains belges, français  
et étrangers

Dans la première série paraîtront :

- Le 15 juillet : Un gentilhomme de lettres : **Prosper de Hauleville**, par le baron de Hauleville.
- Le 15 août : **Amour de l'Ardenne**, par Thomas Braun.
- Le 15 septembre : **L'Ancre arrachée** (le volume), par Guido Milanese (traduit de l'italien par E. Leclef).
- Le 1<sup>er</sup> octobre : **L'Ancre arrachée** (2<sup>e</sup> vol.).
- Le 1<sup>er</sup> novembre : **La Route de Jean-Marie**, par Maurice Butaye.
- Le 1<sup>er</sup> décembre : **Idees du Temps**, par Hubert Colleye.

Ces superbes volumes de 220 à 250 pages seront présentés d'une manière sobre et moderne et se vendront 10 francs.

**MAIS...**

en souscrivant dès maintenant à cette première série de six volumes, vous ne payerez que **45 fr.**

Souscrivez sans retard aux bureaux de REX, Louvain, en versant 45 francs au compte chèques-postaux n° 15.21.61 (REX, 52, rue Vital De Coster, Louvain).

# Mon carnet de vacances

TARTUFFE PAS MORT

Le moi est toujours haïssable. Si je rappelle que j'ai dénoncé publiquement le caractère insolite de certaine initiative de l'Université belge en faveur des professeurs juifs expulsés d'Allemagne, ce n'est pas pour piquer une plume à mon chapeau — une plume de paon. Il y avait une manœuvre d'inspiration judéo-maçonnique. La manœuvre a échoué. Marquons le point. Le point final.

Mais la duplicité des champions de la pensée libre est, comme la bêtise, « hénéaume ». L'histoire du D<sup>r</sup> Stein offrait déjà matière à toute sorte de philosophie. Voilà un savant sympathique. Juif autrichien, animé à notre égard de sentiments parfaits. L'Université libre (?) de Bruxelles se dispose à faire accueil à l'exilé. Cependant Stein abandonne le chemin de la synagogue : il se convertit au catholicisme. Le tribunal de l'Inquisition au Solbosch, réuni d'urgence, « laisse tomber » Stein, froidement...

Et de deux. Parmi les organisateurs de la manifestation prosémitique se trouve, ainsi qu'il est décent, le professeur Gunsbourg. Où le professeur Gunsbourg, de l'Université de Gand, va-t-il passer ses vacances? A la Grande-Chartreuse : hôte très distingué de cette « Auberge des Coucous » où l'on parle d'installer, grâce au zèle anticlérical d'un M. Perrier, un dancing universitaire.

Ainsi M. Gunsbourg, qui trouve révoltantes les proscriptions d'Hitler, s'accommode fort bien du bannissement des fils de saint Bruno. Non seulement il s'en accommode, mais il est tout aise de se prélasser au cloître violé en compagnie de quelques autres « Coucous » sans vergogne, contempteurs comme lui de toutes les tyrannies.

... Et vive la liberté!

UNE HEURE AVEC HENRI PIRENNE

Le bloc Liège-Bruxelles (7. 51-9. 13) est un train fort incommode. C'est ce que nous déclare tout de go Henri Pirenne. Et d'évoquer aussitôt les couchettes à rideaux verts des sleepings américains et la politesse du steward nègre. Nous n'avons pas dépassé Ans : j'ai déjà recueilli trois anecdotes.

Je le trouve plus vivant que jamais, celui qui, au lendemain de l'attribution du Prix Francqui, nous abordait ainsi, la cigarette aux lèvres : « Le médecin m'a défendu de sortir, de fumer, de parler : me voici rue de la Concorde, je fume et je vous dis que j'ai une bronchite. » Plein d'allant, de mordant, de jeunesse, cent kilomètres durant, dans le brouillard bleu du compartiment pour fumeurs et le fracas des aiguillages, quel aimable voisin d'en face!

Il a la passion des idées générales. « L'histoire — et il tire une lettre de sa poche — ne consiste pas à chercher pendant des années la solution exacte d'un problème de métrologie. Voici un brave érudit qui croit avoir trouvé, par une série de mensurations comparées, la valeur de telle unité de mesure, à Colmar, au XIII<sup>e</sup> siècle. Il a pesé des œufs, déduit 15 % pour la coque... Regardez son schéma. Quel enfantillage ! Godefroid Kurth, tenez, voilà un maître, mon maître ! Il embrassait l'histoire de haut, dans ses grandes lignes. Quand je suis entré à Liège, on avait le choix entre deux professeurs. Excellent, le principe du choix ! Ils l'ont en Angleterre. Mais nous sommes en Belgique : tous les

libéraux suivaient le cours du libéral Lequarré ; tous les catholiques, les leçons du catholique Kurth... En bon libéral, je suis allé d'abord chez le père Lequarré. Je n'y suis jamais retourné. J'ai passé à l'ennemi : j'avais déjà la vocation de franc-tireur... »

« Hé ! les vieillards se répètent », fait-il en se levant ; mais les yeux démentent les lèvres. Nous sommes arrivés.

PEU D'ÉLUS

Je retrouve sur mon bureau, par le hasard d'une besogne de rangement, la liste des récipiendaires à la session de juillet. A côté de quelques noms, un sigle. Mais alors que Collot d'Herbois désignait par un grand G (guillotire), en marge du registre de l'accusateur public, les clients de Sanson, nous ne marquons de l'S, du D, du GD, du +GD fatidiques que les élus. Les autres... le néant seul signifie qu'ils sont « ajournés » — délicieux euphémisme — et que les vacances ne constituent pour eux que l'occasion nouvelle de se mettre « à jour ».

Trente-quatre étudiantes et étudiants se présentaient, à Liège, en première épreuve de philologie romane (dix-sept jeunes filles, dix-sept garçons). Nous en avons condamné les deux tiers : vingt-trois sur trente-quatre. Parmi les onze élus, — *rari nantes*, — je compte cinq jeunes filles. A la section de philologie classique, l'hécatombe est plus sinistre encore : dix-huit échecs sur vingt-quatre !

Dans le public, dans les couloirs de l'Université pleins de gémissements et de formules imprécatoires, on n'a pas manqué d'attribuer la sévérité de ces résultats à quelque ordre mystérieux, venu d'on ne sait trop quel sombre exécuteur. « Le Ministère ! » s'en va-t-on chuchotant. L'honorable M. Lippens n'a pourtant rien d'un Fouquier-Tinville. La vérité est que les échecs sont nombreux parce que les candidats sont d'une candide ignorance. J'ai assisté à quelques interrogations de latin. Une scandale ! A qui la faute ? Les sports, la crise, le surmenage, la guerre, les professeurs : voilà bien des responsables ! Si nous mettions le doigt sur la paresse ?... Et quand je vois certains docteurs Tant-Mieux préconiser, comme le seul remède, la suppression du latin dans les humanités, je renvoie ces homéopathes à la fable du renard qui a perdu sa queue.

3 AOUT 1914

Il y a dix-neuf ans...

Il faisait très chaud. Le tocsin avait sonné, la veille au soir. Des hommes étaient partis dans la nuit. J'entends encore la voix gouailleuse de notre voisin le forgeron. « *Djusqu'à l'guerre!* » criait-il à sa femme en pleurs.

Mais c'est le 3 août que j'ai compris toute la réalité tragique de la guerre. Un cheval de labour, réquisitionné par l'autorité militaire, descendait la rue du village, deux petits sacs d'avoine ballants sur sa croupe café au lait. L'image m'en est restée, vivace et symbolique. Car à chacun de nos souvenirs une image est comme liée. Parce que j'avais reconnu ce cheval arraché à la ferme à Colas, je retrouvais, dans l'imagerie épique où les garçons de quinze ans se meuvent à plaisir, le légionnaire de César, une bataille de Xénophon, les gravures colorées de la leçon d'histoire. Je cours d'une traite jusqu'à la maison. « C'est la guerre ! » dis-je, tout essoufflé. — Tu as des nouvelles ? interrogea mon père. — Non, mais j'ai vu passer un cheval.

Le soir même, des explosions sourdes tinent le village éveillé. Vers la minuit, des gendarmes en automobile criaient quelque chose où il était question de la frontière. Le lendemain, à 9 heures, les premiers uhlands, chapska en tête, revolver au poing, débouchaient sur la place de l'église, en file indienne... Je n'étais pas

ému. Je n'avais plus rien à apprendre, puisqu'il y avait quelque part, sur la route de Liège, un cheval de labour qui portait la guerre dans son bissac...

### SUR UNE PHOTOGRAPHIE DE GOEBBELS

Il est laid, chétif, boiteux. Il n'endosse jamais l'uniforme. On pourrait le croire sorti du ghetto. Pourtant ce petit civil contrefait est le propagandiste véhément, le meneur attiré et comme le *kapellmeister* de la révolution en chemise brune. Miracle de l'action directe sur des foules fanatisées!

M. Philippe Barrès, qui vient de vivre en Allemagne l'expérience du nazisme, trace de Joseph Goebbels un portrait saisissant (*Sous la Vague hitlérienne*). « C'est Julien Sorel », nous dit-il. Mais ce raccourci même n'explique pas tout. Il n'est pas indifférent que le Dr Goebbels soit petit-fils d'un forgeron. Wagner a consacré le mythe de Siegfried. Les dieux du Walhalla, les héros des Niebelungen sont les forgers du glaive qu'il faut tremper dans la flamme et par le sang. Mais il n'est pas indifférent non plus que le petit-fils du forgeron de Reydt ait pris, à Bonn, à Freiberg, à Wurzburg, à Munich, à Cologne, à Berlin, ses grades universitaires. Alors que Göring, une belle brute, représente, au sein de l'état-major du parti, la fraction des matraqueurs, Joseph Goebbels réunit dans sa personne les deux tendances de l'Allemagne primitive et cultivée. On assure qu'il a inventé avec un génie infatigable des cérémonies moyenâgeuses de purification. Ce n'est plus seulement Julien Sorel, le fort en thème de petite ville. C'est, au service d'une tradition de rapine, de violence et de guerre fraîche et joyeuse, la méthode du séminaire et du laboratoire. Les gaz empoisonnés, les bombes asphyxiantes, les pastilles incendiaires ne sortent pas d'une autre officine. Et Julien Sorel ne risquait que sa propre tête.

### CHI VA PIANO...

... *va sano*, dit le proverbe. Et les Italiens ajoutent volontiers que, pour aller loin (*lontano*), il faut ménager sa monture. Tel semble bien l'avis du maréchal Balbo, immobilisé à Terre-Neuve par les vents ennemis et sa longue prudence. Ce preux était donc un sage? Nous sommes déconcertés.

Car depuis que les poètes chantent les exploits des héros, depuis le doux Patrocle et le bouillant Achille, depuis Roland et Olivier de la geste française, nous avons accoutumé de distinguer le donneur de conseils du donneur de grands coups d'épée. Le condottiere de l'air ressemblait plus à celui-ci qu'à celui-là. Nous avons imaginé un Balbo qui ne fût qu'intrépide. Mais quoi? Ce « démon volant » se penche sur des cartes météorologiques! L'Italien traditionnel, nous ne le reconnaissons pas davantage. d'Annunzio avait menti. Qui donc oserait encore parler de tête chaude? Jamais chef responsable ne pesa plus minutieusement ses responsabilités. Le fascisme s'enorgueillit de cette victoire et de cet équilibre.

Et cependant l'homme de 1933 est ainsi fait que le retard du vol transocéanique détourne de l'escadre Balbo l'attention des foules. Nous voulons des exploits, mais qu'ils soient à la mesure de notre impatience. La vitesse est en nous comme un mauvais instinct. Déjà le grincheux s'irrite et le sceptique hausse les épaules. « Ce n'est plus du sport », me faisait remarquer un malin. Pour ce lecteur assidu des feuilles roses qui relatent au jour le jour le « calvaire des géants de la route » et, round par round, le dernier match de boxe, le sport consisterait à risquer cent jeunes vies dans la tempête. Que Balbo attende son heure et que le ciel des Açores lui soit clément!

### APRÈS LA RÉVÉLATION

Il n'a pas neigé sur Beauraing pour la fête de Notre-Dame-des-Neiges. Nulle source n'a jailli au pied de l'épine sainte. Le message du ciel ressemble fort à un devis d'architecte. Nous retombons dans la légende dédorée.

Faut-il s'en affliger? Les amateurs de merveilleux — et ils s'appellent légion dans cette foule — auront senti passer sur leur échine l'aigre frisson de la déconvenue. Pourtant, au témoignage des enquêteurs, contre médiocre fortune on a fait bon visage. Tels fanatiques, prêts à lapider deux jeunes femmes coupables de porter les manches courtes en août, ne se sont pas sentis le courage de faire rentrer à Tilman ses banalités dans la gorge. Mais que le visionnaire ne s'avise pas de récidiver! Beaucoup de pèlerins feraient comme M. Choufleury.

Plaisanterie à part, ce dépositaire du secret me paraît surtout un madré. Rappelez-vous le frère Gaucher des *Lettres de mon moulin*. Lui aussi, il avait l'esprit fin comme une dague de plomb. Ce qui ne l'empêcha pas, sa vache confiée au frère Thrasibule, d'enrichir le couvent des Pères blancs de Provence avec les herbes de tante Bégon. Et sur son passage on disait : « Chut! il a le secret! »

Ce qui m'inquiète aussi dans le cas de Côte Tilman, c'est le traitement de faveur dont il bénéficie dans certains milieux. *Pourquoi pas?* lui donne la vedette, et la *Dernière Heure* ravale son fiel. On reproche même à la presse catholique de mettre ses lecteurs en garde.

Mais, simulateur ou illuminé, le tambourinaire de village pourra se vanter d'avoir fait chauffer quarante trains spéciaux et sauvé de la faillite les concessionnaires de transports en commun.

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

## Critériologie du roman

Le roman et l'essai psychologiques ont acquis, dans la plupart des cerveaux, une valeur de certitude à l'égard des œuvres du cœur humain et des « situations ». Il faut accorder, d'ailleurs, que le temps est loin où les vieilles tantes avaient le droit de dire aux jeunes filles : « Ne lisez pas tant de romans. Cela ne vaut rien ». Les auteurs ont tout fait pour nous rappeler telle ou telle réalité : une ville, une société, un fait divers. Il y a quelque chose de changé. Le dénouement optimiste à l'excès a été banni, sauf chez les bonniches de la littérature : il ne trompera plus les écervelées. Mais, en vérité, je ne me soucie guère de ces « jeunesse ». La société est organisée pour la protection du beau sexe. Le drame des garçons qui lisent les romans célèbres attire beaucoup moins l'attention publique — surtout lorsqu'il ne s'agit pas de pureté.

C'est une chose étrange, mais je ne vois guère de gens (sauf Mauriac) qui cherchent à connaître la valeur de certitude d'un roman. Chacun affirme que tel auteur connaît le cœur humain, ou qu'il « s'est reconnu dans tel livre », ou que « la situation est juste », ou que tel livre « éclaire les dessous du monde bourgeois, soit d'avant la guerre, soit d'après », que toute la province est dans celui-ci, et la langueur des Iles dans celui-là. Tout cela est prononcé à la hâte, en dix lignes; car la corbeille des critiques est assez encombrée, et la publicité fait concurrence à la critique.

On aurait besoin d'un homme qui ait le temps. J'ai remarqué

que la hâte coïncidait toujours avec une éducation mal faite ou trop tôt interrompue. Celui qui sait faire attention a trop de plaisir intelligent pour se hâter. Peu lui chaut d'avoir considéré trois volumes quand les autres en lisent cent : il a parcouru dans ses trois tomes plus de chemin qu'eux. Voilà l'homme qu'il nous faudrait pourtant ! Car nous sommes aux prises avec le roman moderne et les mille pendards intelligents qui le rédigent sans contrôle. On voudrait voir un seul critique. Songez, de plus, qu'appuyés tantôt sur le Beau et tantôt sur le Vrai, nos bons auteurs ont le moyen de se tirer d'affaire au cas où on protesterait contre leurs dires.

Il ne s'agit d'ailleurs pas de détrôner un genre, ni de rire d'un effort colossal, ni de saper — dans un but moralisateur — l'estime que nous portons au talent de Balzac, de Proust et de Mauriac.

Au contraire, nous sentons fort clairement que nous possédons de grandes richesses et, parce que nous sommes décidés à faire progresser le roman moderne, nous tenons très spécialement à déterminer sa valeur. Notre œuvre doit être positive.

\* \* \*

Le roman est une *représentation* de faits : c'est autre chose que les faits eux-mêmes. Et les sentiments ne demeurent-ils pas, dans le roman, des faits, comme ils le furent dans la réalité ? Non, ce ne sont plus les mêmes faits. Le seul fait, le seul qui soit dynamique et obéisse encore à des poussées ou les engendre, c'est vous, lecteur. Une fois qu'on vous a persuadé de la mélancolie d'une soirée de juin, il est interdit de vous dire qu'on pourrait y trouver de la neige. C'est vous qui n'accepteriez pas cela. Le roman l'accepterait. C'est vous qui vivez, qui êtes le fait. C'est vous qui savez que « juin ne neige pas », et qu'un cousin de Paris ne peut arriver à Liège en dix minutes. On pourrait d'ailleurs vous faire croire que deux villes d'Afrique éloignées l'une de l'autre sont très voisines — à condition que vous ignoriez la géographie. Ne pensez-vous pas qu'Aymerillot sait écrire en latin — parce qu'il est bachelier ? Or Hugo s'est trompé. Aymerillot était un *baceler*, et ce mot, en vieux français, signifiait *garçon* (opposé à *filles*). Rien n'empêche d'ailleurs qu'un jeune guerrier connaisse le latin, grâce à de certaines circonstances. Cela fait un contraste charmant. Qui sait si tout ce latin et ce baccalauréat n'ont pas conduit Hugo à donner au vainqueur de Narbonne un air de jeune vierge ? Prendre Narbonne, puis faire des vers latins, quel dualisme piquant ! — Il est basé sur une erreur de lecture ! — Eh bien, non ! Une erreur ne peut être la base de rien. Le vide n'est pas un socle. Le solide existe dans ce poème. Les deux termes (chevalerie et science) existent pour nous. Le lien du jugement esthétique, ce doit être le contraste : force et douceur, et aussi le désir si grand que nous avons de voir des qualités opposées se réunir enfin. Ne plus voir la science accompagnée des frimas et des frissons ; ne plus voir la force hébétée, ni la beauté stupide. Hugo nous fait assister à l'effort de l'une pour atteindre l'autre. Son habileté s'inquiète, d'autre part, à ne point froisser nos idées sur le Moyen âge, sur la jeunesse, sur le mode de combat, les chances de la réussite. Là nous pourrions le contrôler : sur la question de l'authentique physique et historique. S'il accorde à Aymeri l'audace naturelle, le courage, nous savons que ces qualités lui seront d'un grand secours pour prendre Narbonne. Mais le degré de ses qualités suffit-il à emporter Narbonne ? La réalité seule pourrait le dire. Un poète ne peut que tricher à partir d'un certain moment. Mais Hugo ne triche qu'avec l'authentique. Il respecte, d'autre part, les désirs et les convenances de notre imagination, de notre cœur. Un autre vrai, moral celui-là, intervient. Ce vrai moral est assez élastique. Le poète peut manier à son aise le libre arbitre, car le personnage ne résiste pas. Dès lors, délivré de ce souci et

de cette résistance, il inclinera son héros vers le parti le plus singulier, le plus intrigant... pour le lecteur. Si le héros mène une vie ennuyeuse, que personne ne voudrait partager, le roman de sa vie ne sera pas ennuyeux. Le poète se sert aussi des puissances de la vie, dont nous ne connaissons pas trop bien l'exacte « épaisseur ». Cela permet de tricher sans faire mal à personne.

Mais revenons dans le concret.

Il serait imprudent de chercher une méthode critique utile à la connaissance de tous les romans. En effet, certains sont des féeries, de propos délibéré ; d'autres sont l'œuvre d'âmes tendres ou pieuses, qui ont cru devoir changer quelque chose à la *réalité*, trop dure, trop profonde ou trop sale. Chez celles-ci, dans le jugement esthétique, c'est le prédicat qui manque. Le sujet est privé de quelques qualifications. Le lien idéal n'est pas toujours correct non plus. Au lieu de considérer combien pauvres et falotes sont les réalités qu'elles ont énoncées, ces bonnes personnes veulent en faire un splendide bouquet. Un enthousiasme grossier est déchaîné pour faire de la poésie avec des têtes d'imbéciles. On puise, dans l'abstrait, des sentences, des cris vers l'avenir ; on loue son héros de toutes les sottises qu'il n'a pas faites. Chaque cas de ce genre devrait être examiné à part.

Étudions un cas plus littéraire. Il est aussi celui qui contient le plus de poésie et de réalisme à la fois. C'est *Du côté de chez Swann*, de Marcel Proust.

Un enfant timide et sensible, enfoui sous les mille aspects, odeurs, bruits d'une vieille demeure cossue, dans une province reculée, parmi des servantes, des vieilles dames débonnaires ou étranges : voilà qui ne paraît pas d'une crédibilité bien malaisée. On peut discuter pour savoir si Aymerillot est bien capable de prendre Narbonne : il y a là du jeu pour la largeur ou l'étroitesse de notre information. Ici, c'est plus facile. Des gens qui donnent une fête, qui vont à l'église, qui préparent le dîner, ce n'est pas lourd à digérer. Mais on voit très vite que l'intérêt n'est pas là. Le *vrai* nous répugnerait-il ? Quelle erreur ! diraient les uns. Tant mieux ! diront les idéalistes. Ce qui nous répugne, c'est une information fastidieuse. Ainsi, je me moque qu'il y ait une odeur de vernis dans la cage d'escalier de Combray. Je deviens moins difficile si on peut lui trouver des particularités, et surtout des effets. Enfin, si elle fait partie d'un ensemble harmonique, je suis satisfait.

L'intérêt du livre, c'est bien l'enfant et sa prodigieuse facilité à sentir et à confier, pour ainsi dire, son cœur à de petits riens importants. Comme personne ne lui inculque aucune sorte d'énergies, ni d'idées, on conçoit qu'il continue ce jeu à jamais. L'intérêt, c'est l'enfant. Oui, peut-être. En réalité, ce n'est pas le jeune garçon qui parle : c'est Proust adulte. Et dès que nous lisons *Du côté de chez Swann*, nous parlons aussi. Le texte serait mort si notre âme ne lui prêtait la flamme, ne convenait des mesures et des formes que l'auteur y a préparées. Voilà trois âmes mêlées et penchées sur ces faits perdus, sur ce temps perdu, qu'un immense phénomène de mémoire fit revivre, à l'âge mûr, dans l'intelligence de Proust. On peut donc se demander si, du temps où Proust composa, en se rappelant, il connut son étincelant passé de la même façon qu'autrefois. Deux fois la même pensée n'a pas baigné son âme. Il y avait cette différence énorme qu'il pensait sans agir. Tout le monde connaît ce phénomène si simple : penser en marchant, en travaillant. La pensée est moins riche alors que dans la position assise. Chez certains, la marche libre produit, sinon la réflexion, l'abondance des idées. Mais sentir, et sentir jusqu'aux nuances des odeurs en vivant sa journée, nous savons bien que cela ne peut se faire ; car la vie massacre nos sensations, tandis que la volonté règne à coups de foudre. Marcel Proust le sait bien, ou, si on veut, la nature le sait. Son héros, ce jeune garçon qu'il fut et qui est son œil unique pour voir le passé, son héros est un



enfant gâté, passif, qui arrête le plus souvent possible sa frêle existence, pour mieux écouter. C'est au fond du lit qu'il réfléchit, ou arrêté à la fenêtre, ou seul dans l'escalier.

Qu'est-ce que cela veut dire? Proust a-t-il pris là un fait garanti authentique, ou ces rêveries sont-elles des rêveries-types? des composés? des choix? Le lecteur ne se pose ordinairement pas ces questions. Entre nous, il a raison. Au point de vue de l'art, qui veut liberté. Mais enfin, les gens veulent aussi que tous ces romans soient exacts et d'une merveilleuse exactitude. S'il ne s'agissait que du vétérinaire Zola, on hausserait les épaules. Ici, il importe de chercher la critériologie du roman. Trop rapproché de l'authentique et contenant un vrai moral, que nous distinguons mal encore, le roman bien fait oriente aujourd'hui des vies humaines. Cela ne dût-il durer que cinquante ans, ou vingt seulement, il faut s'en occuper.

Nous en sommes donc là. Les petits et grands événements du *Swann* nous semblent authentiques, mais ils ont été vus et sentis par un personnage unique, vivant : un enfant sensible. Il a pu y mettre son empreinte. Ils ont duré deux ou trois lustres. Très important. Car le temps émousse une sensation, la flétrit ou l'enrichit, l'embrouille, la déplace. La sensation d'ennui ou d'impatience est cuisante. Sa valeur et son influence dépendent de sa durée. Où est la durée dans le roman? Réduite.

Le souvenir n'est plus le même. Une honte subie et qui revient à la mémoire agit, certes, encore sur nous. La durée du temps où nous avons ployé sous cette honte est bien diminuée pour le souvenir. Instinctivement, nous avons besoin de l'exagérer, pour nous faire croire à notre malheur et pour qu'on en tienne compte. Le temps échappe à la mémoire, et la douleur, l'esclavage, la honte disparaissent, dans une certaine mesure, avec lui. Les formes de douleur sont extrêmement fugitives et diverses. Je parle de ces formes intérieures qui nous poignent l'âme et le corps. Il est plus facile de décrire les instruments de supplice que la douleur. Il est plus facile de montrer les Saints Clous, la Croix et la Lance que de s'unir à la Passion.

Dans le cas d'un romancier qui se souvient, comme Proust, il faut bien qu'il cherche, dans ses souvenirs, les formes caractéristiques et surtout EFFICACES sur le lecteur. On voit d'ici la transformation nouvelle que subit le fait, et même la représentation du fait sentimental. On demande au lecteur de se piquer à ces clous et de caresser cette lance. Le résultat dépend de la sensibilité... du lecteur, de ses expériences, de sa fraîcheur d'âme ou de son aridité — et les nuances. Le roman, même autobiographique, n'est pas un enchaînement de causes et d'effets. Il n'est pas la reproduction d'une série complète de causes et d'effets. Il est quelque chose au sujet d'événements qui furent enchaînés entre eux. A présent, ils sont enchaînés par les lois de mon imagination, de ma raison, de mon cœur. Naturellement, si c'est moi qu'il faut satisfaire, qu'il faut émouvoir et convaincre, me flatter ne suffira pas toujours. Dès que je me sentirai piqué au vif de ma conviction par le romancier, il n'est pas sûr que j'accepterai ce qu'il dit. Je vais chercher dans la réalité, peut-être avec obstination — et gare! si j'éprouve que j'ai raison. Seulement, avouez qu'on n'en finirait plus. Il y a des personnages qu'on ne découvre pas près de soi, dans la vie. On en arrive à croire ce que dit l'auteur, si le héros paraît solide. On a trop peur du sentiment des autres et, pour tout dire, l'amour-propre est trop fort pour être critique. L'accumulation des cercles littéraires et des petits salons, l'abondance de sociétés où l'on cause, le manque de personnalité nous acheminent vers la crédulité et ses conséquences. J'ai remarqué que les agnostiques en philosophie tombaient souvent sous la férule dogmatique des grands romanciers. Et cela, sous prétexte d'expériences.

\* \* \*

Il reste encore à examiner la valeur du témoignage de l'auteur. Il n'y en a pas qui ait moindre valeur historique.

Le roman a d'abord la faiblesse de l'histoire. On ne peut pas recommencer l'épisode évanoui. Le physicien refait sur une balance semblable, avec une cornue semblable, un poids égal, l'expérience du confrère. En histoire, on n'a que des témoignages et peu de documents directs. Le roman n'est que témoignage.

— Mais vous pouvez refaire le roman + ou une de ses parties - dans votre vie, me dira-t-on. Peut-être n'osez-vous pas? Attachement à des dogmes, à une morale qui hait l'expérience?

Bien moderne, ce cri, n'est-il pas vrai? Messieurs les écrivains s'imaginent que nous allons lâcher ce qui existe déjà, pour essayer de vivre des moments et des « réalités » dont nous n'avons aucune garantie de leur part. Rien sur leurs sources, rien sur leur vie profonde à eux, rien sur la méthode à suivre. C'est vraiment bon marché. C'est donné, en vérité. Je risquerais le suicide pour M. Goethe qui écrira, le lendemain de ma mort, un livre pour ranimer mon courage?...

En un mot, le roman devient si sérieux et si bien fait que notre pauvre vie à nous, influencée par lui, devient... un roman d'aventure. Ils seront la Réalité, la Force, la Vie, et nous serons des *Clélie*, des *Grand Cyre* et des *Princesse de Clèves*! Il nous reste encore un grain de critique. Après cela, il faudra donner son sang et son âme. On peut donc savoir que l'homme devient courageux à partir de sa peau.

On ne fait pas d'expériences, ni morales, ni physiques, dans un bouquin. Cela est idiot. Fût-on un Gide, on ne peut rien prouver en littérature, parce que les conditions furent toute critique. Le lecteur ne peut pas contrôler. C'est peut-être ce qu'il y a de plus drôle, car on ne voit pas un homme avec sa nature, son individualité se mettre à la place d'un héros imaginé, dont les traits sont différents de lui, s'introduire dans des circonstances spéciales et déterminées, en supposant que les partenaires vont jouer le même jeu et seront exactement les mêmes. Il faudrait bouleverser la terre. On risquerait d'ailleurs de trouver une réalité plus riche d'aspect que le romancier n'avait cru. Et alors, que faire?...

Les agnostiques, encore une fois, ne s'en émeuvent guère. Ayant tout perdu, ils n'ont rien à perdre et croient qu'à partir de ce moment, ils vont gagner. « Nous essayons, disent-ils : louez notre courage! »

Je loue le courage qui vise un bien certain ou probable. Le courage envers et contre tout n'a d'autre base et d'autre essence que lui-même. Il est à lui-même sa propre récompense, puisqu'il n'emprunte son lustre de rien que de lui. Eh bien, j'irai revoir ces messieurs du courage dans vingt ans. On verra où conduit la critique du courage et du « cafouillage ».

Ces gens sont d'une monstrueuse innocence. Conscients de ne rien accepter pour vraiment vrai, de ne pouvoir prévoir, de n'avoir pas de lien sûr avec les hommes, ils croient que tout leur est permis ou, si on veut, qu'ils sont toujours excusables, réunissant le maximum d'incapacités et de faiblesses. Si bien qu'on voit que le premier acte moral, l'essentiel est de convenir de nos pouvoirs et de notre savoir. Sinon, on est un immoraliste et on devrait être pendu haut et court.

Je me demande parfois si l'on n'a pas cherché des lois biologiques ou psychologiques pour expliquer le roman, uniquement parce qu'on refusait d'accepter — au moins éventuellement — la solution esthétique. Le roman serait de la poésie. Et tout d'abord l'épopée modernisée. On a modernisé la perspective du bas-relief et de la fresque. Au lieu de trois plans uniques, un tableau de la Renaissance en a des centaines. Aussitôt les détails, les nuances intermédiaires sont mieux apparues à leur place. Le détail ne ressort plus exagérément, comme un *accessoire*. Il se fond, il s'unit, autant dire, avec

les autres objets. L'Épopée, c'était la vision en longueur. Le détail y était toujours un peu agaçant. Pas de transition entre lui et le formidable. Le Roman est venu proposer la vision en cercle. Homère divisait ses comparaisons en deux hauts-reliefs : « De même qu'un pêcheur, du haut d'un rocher, avec une longue baguette, envoie dans la mer, aux petits poissons, un appât, enfermé dans la corne d'un bœuf sauvage, et jette chaque poisson qu'il a pris, palpitant, sur le rocher; — de même Scyllé emportait mes compagnons palpitants et les dévorait sur le seuil, tandis qu'ils poussaient des cris et qu'ils tendaient vers moi leurs mains. » (*Odys.* XII.) Flaubert, au contraire, écrit ainsi : « Les éperons de leur poitrail (des éléphants), comme des proues de navire, fendaient les cohortes; elles refluait à gros bouillons. » (*Salammbo.*) Remy de Gourmont fait remarquer qu'Homère est plus exact. La vision de Flaubert est plus artiste et moins exacte. Il superpose une sensation double et trouble.

Pour apercevoir la réalité du spectacle, à supposer que nous fussions présents en corps et en âme, nous n'avons aucun besoin de ces navires ni de ces bouillons. L'objet nous renseignerait sans faiblesse, sans fadeur, sans inhabileté. Mais pour voir la bataille à distance — et à quelle distance! — l'énonciation ne suffit pas. Cela suffit pour : *éléphants, éperons, poitrail, cohortes*. Mais pour la manière, l'intensité, il faut du renfort. Homère livrait à nos yeux un tableau tout naturel qui exprimait, par exemple, une première fois, un carnage connu. Il profitait de ce que nous étions déjà un peu excités et éclairés, pour exposer le second carnage. Il ne superposait que l'émotion. Homère me semble être non seulement plus exact, mais plus contrôlable. Flaubert nous montre une mer qui n'est pas une mer, et des proues qui ne sont pas des proues, puisque ce sont des éperons.

Sans doute, on le sait, il doit exister de toute scène une vue d'ensemble. Ce panorama est la plus désirable des visions. C'est plus esthétique que le défilé; c'est un progrès. Mais si nous nous plaçons au point de vue critériologique, ce n'est pas un progrès dans la connaissance de l'authentique. L'auteur a supprimé la cloison étanche entre la connaissance-bataille et la connaissance-navire. Elles se déversent l'une dans l'autre, se gonflent l'une de l'autre. L'effet est prodigieux, mais le contrôle nous est enlevé. C'est là une nécessité de l'art : d'écarter la critique.

Que voulons-nous? Prétendre que l'art se trompe, nous trompe et devrait dire un peu mieux la vérité? — Que non pas. Nous sentons trop bien que l'art existe prodigieusement. Il y a donc un vrai de la Littérature, même s'il n'est pas celui des biologistes, des cliniciens, des philosophes positivistes. Encore une fois, la Littérature n'est pas une expérience. Dans l'expérience, on constate l'objet et, pour le décrire, on l'isole, on le soumet à des réactions, on essaie de lui voler sa cause, on le tracasce de toutes manières, pour le voir seul sur la table.

La métaphore, au contraire, loin de permettre au lecteur de puiser dans l'objet (invisible pour lui, d'ailleurs), l'oblige à « se renseigner » dans un semblable, un analogue plutôt. Nous verrons bien si l'auteur a choisi une heureuse métaphore, car elle nous plaira. Nous ne verrons pas et ne saurions pas voir si elle est conforme à l'objet, en caractère, en degré, en nuance. Nous ne verrons pas non plus dans quelle mesure il fallait puiser de connaissance dans le terme de comparaison. « Elles refluait à gros bouillons », dit Flaubert. Sans doute, cela exclut des idées comme *petites vagues, flot mourant*, etc.; mais il reste que nous ne sommes pas renseignés sur l'importance et la mesure de cet adjectif *gros*. *Bouillons*, en tant qu'évocation, dépendra des expériences de chacun.

Nous pourrions examiner d'autres métaphores. Le public peut croire, devant celles des symbolistes, qu'il n'est pas en présence d'une comparaison, parce qu'un des termes est supprimé. En

réalité, la métaphore symboliste est doublement métaphorique; elle nous prive davantage de notre contrôle scientifique. « Quel enfant sourd ou quel nègre fou nous a forgé ce bijou d'un sou? » dit Verlaine en parlant de la Rime. Homère aurait dit : « De même qu'on voit un enfant sourd forger et triturer le fer qui grince, sans se soucier du bruit qu'il fait, ainsi un poète absurde... » Flaubert aurait dit : « Un poète, ainsi qu'un enfant sourd, a forgé cette rime, bijou d'un sou. » La base de vérité est le poète qui choisit ses rimes. La qualité de cette action est spécialisée par la métaphore. La métaphore intéresse beaucoup le lecteur, car elle constitue l'élément le plus individuel, concret et particulier. Mais, encore une fois, le poète qui choisit ses rimes n'est pas un enfant sourd. C'est pourtant le procédé symboliste qui tend à substituer à l'idée de ressemblance et d'analogie une sorte d'identité (1). On ne voit plus le poète que sous les traits de l'enfant sourd ou du nègre fou. C'est abusif; ce serait abusif, si le poète (et, à l'occasion, le prosateur) voulait être un savant. C'est merveilleux, si on concède à la poésie le droit de ne se saisir que d'une partie de la réalité, la plus vivante, la plus individuelle.

\* \* \*

Il paraît presque puéril de se livrer, comme je le fais, à une enquête critériologique sur la poésie et le roman. Ce le serait si l'ancien adage sur la poésie, non scientifique par nature, subsistait. Aujourd'hui, la partie la plus lettrée et la plus intéressante du public a tendance à considérer le roman comme capable de nous guider dans la vie. Le mauvais roman, à leur sens, est celui qui ne présente à leurs yeux aucune garantie de certitude. L'influence d'un Gide est tout entière dans ce préjugé. On accepte de lui, comme authentiques, une foule de faits qui n'ont d'autre témoignage à leur actif que le seul témoignage de Gide. En vérité, à une époque d'esprit critique, on pourrait tout de même se montrer plus difficile!

Je récusé donc à quiconque le droit de nous imposer comme sûrs des faits que nous ne pouvons contrôler et dont nous ne pouvons savoir — malgré leur parfaite vraisemblance — s'ils se sont engendrés dans l'ordre où on nous les présente. Ce n'est pas la conclusion du roman, le dernier fait de la dernière page, que nous frappons d'incertitude, c'est toute la chaîne (ou soi-disant telle) des événements romancés. Nous reconnaissons que les détails sont généralement d'une vérité frappante. De quel droit donnerait-on ces faits comme des causes et des effets? Je sais qu'en théorie tout le monde pense comme moi, mais je vois bien qu'en pratique beaucoup sont impressionnés par la fiction et ne laissent pas de diriger leur critique ou leur conduite morale — en bien ou en mal — d'après des conclusions sans valeur.

Mais il me semble que, même en ce domaine de la vérité, et sans déjà nous rejeter vers la certitude artistique, les romanciers sont capables d'apporter du vrai. C'est par l'évocation. Notre conscience est encombrée; notre volonté s'y agit en négligeant, suivant sa commodité, telle ou telle nuance; notre mémoire s'accoutume, par crainte ou par paresse, à ne plus penser à certaines éventualités, à certains faits. Tel homme a pris l'habitude de ne plus songer à Dieu. Tel autre ne tient pas du tout à s'embarrasser de révérence et de délicatesse dans ses rapports avec Dieu. Tel autre, porté par un optimisme de nature malade, s'habitue à ne plus voir ni le péché, ni la douleur, ni la mort. Pourtant toutes ces idées sont en nous, mais voilées, cachées derrière de vieux meubles, massacrées.

(1) Cf. RIMBAUD : « Cette famille est une nichée de petits chiens ». Mais, ici, on peut croire que le poète, à force d'éviter la forme comparative, insinue que la substance réelle de ces gens est devenue une chiennerie pure et simple, et qu'ils ne méritent plus le nom d'hommes. Rimbaud est plus mystique que Verlaine.

Et cela à divers degrés, sur divers sujets. Le romancier, par ses affirmations, évoque certaines réalités : notre conscience et notre mémoire s'éveillent, lourdement peut-être, vivement parfois. Le romancier est souvent un directeur de conscience qui ne s'occuperait que de l'examen. De là, les témoignages émouvants que beaucoup d'écrivains ont reçus. Je suis loin de les considérer comme un pur effet de flatterie ou de sentimentalité. Si on parle de sentimentalité, je répondrai qu'en effet, c'est la réalité du roman. C'est une vraie réaction de notre âme sur des faits réels ou possibles. Un roman me semble plein de mille intentions ; il a reçu des couleurs, des atmosphères symboliques qui traduisent le cœur du poète.

Et, dès lors, le témoignage du romancier a une valeur. En effet, il ne témoigne plus désormais pour un objet absent. Son témoignage nous est directement sensible, et nous pouvons le juger selon ses limites. Son action, qui réveille notre conscience et nous y fait voir des distinctions, est valable.

Il y a aussi une vérité artistique dans le roman. C'est celle-là qu'il nous faudrait chercher d'abord. Cette grosse question de la morale dans l'art, qui produit tant de haine et de dissensions, n'existerait presque point si le lecteur ne s'embarassait tant de vérité philosophique, au moment qu'il lit. Le lecteur est bien coupable aussi de prendre un romancier, malgré lui, pour un prêtre, un philosophe, un moraliste et de lui sauter à la gorge pour qu'on lui exprime un avis définitif sur un événement de roman. Si on avait, plus souvent, un maître spirituel, une culture sérieuse, de la philosophie, on pourrait lire sans danger un plus grand nombre de livres. L'Eglise a sans doute raison de condamner ces livres, parce qu'elle sait que le lecteur n'est pas raisonnable et ne lit pas comme le romancier écrit. Pratiquerais-je cent fois l'art pour l'art, je scandaliserais néanmoins, en conséquence du fait que mon lecteur

ne lira pas pour l'art. Un livre est un pacte, une société. Celui qui a inventé l'imprimerie a inventé un nouvel esclavage ; et la pensée est livrée à toutes les injures, les incompréhensions, les marchandages, les clientèles, les paresseuses. Loin de *libérer* la pensée et de lui laisser sa naïveté, l'imprimerie l'a forcée à se charger de conventions, de restrictions, d'indications qui, tant bien que mal, permettent à celui qui parle de se faire entendre. Est-ce que la gloire — la triste et maigre gloire moderne — que l'on donne aux faiseurs de livres vaut bien la joie du philosophe ancien ou du guru hindou qui parle en se penchant sur le disciple qu'il aime et qu'il connaît ? Celui-là ne peut-il pas dire et écrire plus de choses, de plus hardies, de plus variées, de plus fines que ne le peut faire un Mauriac, un Bloy ou un Gide ? Notre audace même à tout dire ne sauve rien du tout. Mettons-nous dans la pire situation : celle de Gide. S'il est sûr d'être compris des gens de son parti, est-il sûr et peut-il se préserver de la compréhension des bondieusards ? Le char d'Apollon est menacé par le cabrement de ses chevaux désorientés.

Quoi d'étonnant ? On écrivait autrefois par amour du disciple. Les imbéciles et les importuns n'avaient aucune permission de troubler ce pur festin. Mais environ le XVI<sup>e</sup> siècle, on a commencé d'écrire pour remplacer des prédicateurs dont on désirait occuper la chaire. Ces prédicateurs parlaient à tout un monde, à tout un peuple. Ils représentaient le magistère universel de l'Eglise romaine, à qui le Christ a enjoint de parler *super tecla*. N'ayant rien pu faire contre eux que de les remplacer en les singeant, les écrivains révoltés ont usurpé une place sacrée et, aujourd'hui, ils sont fort étonnés de voir qu'elle n'était pas exactement calculée à leur mesure.

LÉON COUNE.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### Notre-Dame de Beauraing

A cette place où, pendant de longs mois, le bon combat fut mené contre les détracteurs systématiques des Apparitions, il nous sera permis d'enregistrer avec joie la première victoire décisive, le premier triomphe éclatant de Notre-Dame de Beauraing.

On en pensera ce que l'on voudra, on répandra sur le papier, qui boit tout, toutes les sottises imaginables, le pèlerinage de la date désormais célèbre du 5 août 1933, est un fait aussi resplendissant que le soleil d'Austerlitz qui illumina cette immortelle journée.

Le fait est là, et tous les épilucheurs de la chronique, tous les coupeurs de cheveux en quatre auront beau se trémousser, ils font la figure de l'éternelle levrette d'Edmond Picard levant sa queue au pied de la colonne du Congrès en geste de protestation contre la hauteur du monument !

Le fait est là : une multitude océanique poussée par une force mystérieuse, fidèle au rendez-vous que la Vierge lui avait signifié à sa manière, est accourue à Beauraing de tous les points de la Belgique, du Grand-Duché, de la Lorraine. Marée formidable qui répondait à l'attraction irrésistible de Celle que la liturgie de l'Assomption prochaine salue par ces images bibliques : *belle comme la lune, radieuse comme le soleil, puissante comme une armée*

*rangée en bataille*. Les évaluateurs les plus exercés au dénombrement des foules, tel le commandant de la gendarmerie de Dinant, supputaient, à 13 heures, un chiffre variant entre 160 et 180,000 pèlerins. Tout compte fait des voyageurs versés par les trains jusqu'à 16 heures, des transports par autocars et automobiles et par tous autres moyens, on reste certainement en deçà de la vérité en totalisant à 200,000.

On avait bivouaqué toute la nuit dans les prés environnants et l'on peut affirmer que de minuit à minuit le fleuve humain a roulé ses flots sans interruption devant la grotte et l'Aubépine, se succédant sans relâche et sans tumulte. « C'est miracle, s'écriaient tous ceux qui ont l'expérience des rassemblements énormes, si la journée se passe sans accident. » Ils rappelaient les fameuses foires de Novgorod-la-Grande, où l'on comptait régulièrement bon nombre de victimes. Il leur suffisait d'évoquer la manifestation du 29 juin 1919 sur le plateau de Koekelberg, au lendemain de la guerre, à la consécration de la Belgique au Sacré-Cœur par le cardinal Mercier devant le Roi et la Famille royale : le même chiffre de participants fut atteint, mais plus de trois cents personnes durent recevoir des soins aux quatre postes de la Croix-Rouge. A Beauraing, sous un ciel de feu, dans cette fournaise où l'on avait la sensation de boire du plomb fondu, grâce, sans doute, à l'ordre, à la discipline qui canalisaient les torrents humains, mais grâce aussi à la manifeste protection de la Vierge, pas une insolation ! pas un accident !

Plus prodigieux le spectacle qu'offrait cette foule accomplissant le circuit imposé, défilant devant la grotte où une courte station, la durée d'une dizaine de chapelet, était seule autorisée, priant et chantant de toute son âme, comme on prie et on chante à Lourdes. Quelles prières, quelles acclamations, quelles supplications dardées vers la Madone, à côté des 1,300 malades qui se relayèrent dans l'enclos du couvent!

Jamais la Belgique, jamais, vous entendez, n'a vu manifestation mariale aussi grandiose; j'entends une manifestation de masse prolongée pendant vingt-quatre heures, dans un élan de foi, dans un transport d'amour se renouvelant sans cesse. J'ai vu les solennités mariales les plus somptueuses et les plus courues aux sanctuaires nationaux les plus en vogue. Rien de comparable à ces avalanches pacifiques et ferventes envahissant, un jour durant, le territoire exigü de Beauraing. Rien de comparable à cette explosion de l'âme populaire se déliant de ses angoisses par des prières qui transperçaient les cieus.

Vous nous avez appelés par le messager, quel qu'il soit, que vous avez voulu. Nous voici! Convertissez les pêcheurs! Guérissez les malades! Protégez la Belgique!

Vous avez demandé des prières. Nous vous implorons. Nous faisons retentir les airs de nos Ave frénétiques. Nous prions, comme on priait à Lépante, quand les Ave de la chrétienté, plus puissants que les bombardes, coulèrent à pic la flotte du Croissant. Nous prions comme aux jours des infortunes priaient nos pères.

De qui donc se composait cette multitude qui, de la route de Pondrôme, par exemple, nous apparaissait déroulant ses anneaux avec tant de grâce, au rythme de la prière, à travers les prairies? C'était le peuple belge en masse, de petites gens, des travailleurs en bourgeron, et avec lui, parce que, en réalité, elle se sent plus près de lui que de la bourgeoisie, piquée par le scepticisme, et de la clique des pseudo-intellectuels, l'aristocratie que représentaient de beaux noms de l'armorial. C'est pour le peuple, voyez-vous, qu'Elle est venue, ce peuple que de mauvais bergers conduisaient dans les pâturages empoisonnés, ce peuple que la Mère des pauvres veut ramener au bercaül de l'Eglise. Le *Misereor super turbam*, j'ai pitié de la foule, troupeau sans pasteur, jaillit du cœur de la Mère comme du Cœur du Fils. Ce peuple que Marie visite, auquel Elle réserve ses meilleures grâces, ses plus éclatantes faveurs, c'est le peuple de l'Evangile, les doux et simples croyants, les petits privilégiés du Père que le Christ bénit de leur révéler les secrets cachés aux superbes. C'est le peuple des missions qui vient à la foi dont se détournent les faux sages.

Interrogez les prêtres de ces régions namuroises, luxembourgeoises, liégeoises, les religieux qui y prêchent, ils sont unanimes à proclamer que Beauraing et Banneux sont en train de provoquer dans les foules indifférentes un revirement profond. Comment est-il possible, après cela, que des théologies borgnes, comme les Bruno et les Janssens, s'acharnent à publier des écrits bégues pour discréditer Beauraing et calomnier les voyants? Je constate d'ailleurs qu'à une seule exception près, et qui ne compte pas, il ne s'est trouvé que des organes socialistes pour louer le dernier volume des adversaires de Beauraing. C'est justice.

L'autre caractéristique de ce pèlerinage national, c'est la réconciliation des races sous le regard souriant de la Vierge. Je n'aurais pas le bonheur de croire, je ne serais qu'un Belge ayant la religion de la patrie, je me garderais comme d'une faute grave de jeter le ridicule ou l'ironie sur ce foyer ardent de patriotisme où Flamands et Wallons, Flamands en majorité, Flamands, Wallons et Luxembourgeois confondent leurs prières, chacun usant de son idiome dans la langue du cœur. Ils oublient, là, tout ce qui les divisait, ils ne sont plus qu'un seul être, une seule âme par la communauté de la foi, par la fusion de la charité. Notre-Dame de Beauraing rescelle l'union nationale.

De petits journalistes qui cultivent sur leur plate-bande le galimatias simple ou composé, ont donné à l'épisode Côme Tilman une importance fortement hyperbolique. Ce brave homme, dont la Vierge se sert pour faire la nique aux beaux-esprits, et qui, manifestement, sans y entendre malice, mêle du sien dans le récit de ses visions et la transmission de ses messages, avait convoqué la foule pour le 5 août 1933, en quoi il a été fidèle commissionnaire, et annoncé qu'il révélerait un secret. Comme il y avait lieu de le présumer, cette révélation n'eut rien de sensationnel ni de positivement indigne d'une communication céleste: rectification judiciaire de l'emplacement primitivement projeté pour l'érection de la chapelle, et, une description anticipée, apparemment imaginaire, s'éloignant fort de l'iconographie traditionnelle par certains détails, de l'intérieur de la petite église tel qu'il l'a cru voir.

Les dires de ce brave homme que la Vierge a pris à son service parce que, qualités et défauts, il était à sa convenance ne me gênent pas plus qu'ils n'ont impressionné les foules de Beauraing. Et, m'appuyant sur le procès-verbal officiel de la manifestation, des interrogatoires, je suis en mesure d'opposer un démenti catégorique au reporter d'un quotidien bruxellois qui a osé écrire que le public, sous le coup d'une déception amère, s'était à partir de ce moment désintéressé du pèlerinage et n'avait plus songé qu'à satisfaire sa soif et sa faim. Pure inadvertance, soyons poli. A défaut du procès-verbal, des relations de la *Libre Belgique*, de la *Nation belge* qui relèvent impartialement, objectivement l'indifférence du public à l'audition du secret et la continuité, le crescendo de la prière et des chants, j'en appelle à leur radio-diffusion que les écouteurs n'ont pu suivre jusqu'au bout sans une profonde émotion. Le fait est que le petit grain de curiosité qui a pu se mêler dans l'esprit de plusieurs à leur piété était trop mince pour retenir leur attention et surtout décourager leur ferveur. Ils l'ont tous déclaré dans les interviews de la *Libre Belgique*: c'est à la Vierge seule qu'allait l'élan de leurs âmes et ils n'en pouvaient être distraits par ce détail de minuscule importance, cette vétille, la couleur noire de la robe de Jésus ou la couleur grise de celle de saint Joseph!

Le même reporter importantissime du quotidien précité se scandalise, plus que de raison, des camelots qu'il appelle en son style ampoulé « des marchands du temple ». De quel lait artificiel fut donc abreuvé ce nourrisson des Muses, qui s'étonne encore du nécessaire accompagnement de toute grande manifestation en plein air: les camelots, les pickpockets, les culs-de-jatte, et... les reporters à la manqué.

Elle avait dit qu'Elle y serait, et, encore une fois, son messager ne s'était pas trompé. Elle y fut et des guérisons extraordinaires, instantanées, telles que les médecins mettent un temps infini à les obtenir, quand ils y parviennent, en outre, une guérison, tout au moins, celle d'une religieuse tuberculeuse, à caractère nettement prodigieux, ces faits ont attesté la présence de la céleste Thérapeute. Comme il est souvent arrivé, des grâces à retardement, si je puis dire, se sont produites au retour, le lendemain, le surlendemain.

La foule fut si peu déçue qu'elle revint en masse le dimanche et qu'elle ne cesse de prendre le chemin du lieu sacré où la Mère de Dieu, la Reine des cieus, a daigné apparaître.

Les événements marchent avec une rapidité déconcertante qui hâtera certainement les décisions suprêmes. La vérité déchirera les brumes qui peuvent l'envelopper encore et rayonnera sur la Belgique pacifiée, réconciliée, rendue à sa foi ancestrale. Les petits grimauds qui s'agitent autour de quelques charlatans de la science y perdront leur latin. Lourdes a passé exactement par les mêmes phases. Je crois savoir qu'un distingué religieux, le R. P. De Conninck, rédemptoriste, d'abord défiant, même incrédule, même contredisant, ayant eu l'occasion d'approfondir le gros

ouvrage du R. P. Grou analysant les enquêtes sur le cas de Bernadette Soubirous, a été frappé de la similitude de l'histoire de Lourdes avec celle de Beauraing et s'empresse de faire partager sa conviction acquise de la sorte. Il me tarde de voir paraître cette publication où je serais curieux de rechercher les ressemblances avec le déroulement des vicissitudes présentes.

A-t-on vu, par exemple, à propos de Lourdes, ce qu'on a vu récemment à Anvers, à l'occasion de la prodigieuse guérison de M<sup>me</sup> Goethals, authentiquée par la radiographie, survenue en coup de foudre, au lendemain d'un pèlerinage à Banneux? Elle avait les maxillaires à ce point fracassés par un accident d'automobile qu'elle fut réduite à l'incapacité absolue d'articuler un mot, de mastiquer un aliment et d'ouïr une parole. Le rétablissement instantané des maxillaires dans leur position normale avec récupération immédiate de la faculté de parler, de manger, d'entendre comme avant, après un an d'atroces souffrances, est un fait patent, indéniable. Imaginerait-on que depuis lors la miraculée — je l'appelle ainsi par anticipation, c'est clair — est obsédée de promesses alléchantes, offre de 10,000 francs, ou de menaces de sabotage de son commerce, à l'effet de lui extorquer la dénégation de sa guérison accomplie par la Vierge de Banneux? Je donnerais bien les 10,000 francs, si je les avais, pour découvrir le nom du « savant » intéressé à étouffer la vérité sous cette campagne de mensonges...

J. SCHYRGENS.

P. S. — A propos de M. De Greeff, je dois aux lecteurs des articles publiés par moi dans cette *Revue* et dans *Soirées* une rectification importante. De très bonne foi, égaré sans doute par certaines apparences, j'ai toujours considéré M. De Greeff comme repré-

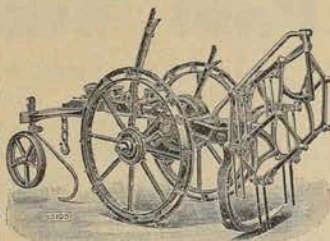
sentant attiré de la Psychiatrie à Louvain. Renseignements puisés à bonne source, j'apprends et fais savoir que M. le D<sup>r</sup> De Greeff, simplement médecin-adjoint au Sanatorium de Lovenjoul, n'a plus aucune attache avec l'enseignement de la Psychiatrie, le poste de chef de clinique qu'il occupait jadis ayant été supprimé depuis un an et demi. On comprendra l'importance de cette rectification qui borne mes critiques à la simple personnalité de M. De Greeff sans qu'elles puissent faire ricochet sur les véritables autorités compétentes en la matière.

J. S.

## Ransomes Arracheur de Pommes de terre

Carter à bain d'huile.  
Roulements à galets.  
Construction solide et soignée. Garanti sérieux.  
Chaque machine sera mise en marche par nos soins.

A. VERBEKE & FILS  
Industriels  
THIELT (Fl. Occ.)  
Demandez brochure 1933



## Importation - Exportation - Commission M<sup>on</sup> Dejaille - Du Bois

132, rue Jean Jaurès -- Marcinelle-lez-Charleroi  
Téléph. 4110 Charleroi

Fromages en gros, de toutes provenances :

Gouda — Edam — Chester — Gruyère — Crème de Gruyère — Camembert — Brie — Neuchâtel — Pont-l'Évêque — Livarot — Herve — etc.  
Spécialités pour couvents — Pensionnats — Congrégations religieuses et Missions. Emballages spéciaux pour les pays chauds.

Les CHAUSSURES fabriquées par

## LORQUET & CRUTZEN à DISON

sont garanties

Leurs spécialités : Fantaisies et sports pour dames, fillettes et enfants.

Leurs articles en tous tissus : satin, toiles, etc., pour cérémonies, première communion et pour la plage.

Leurs articles pour hommes en qualité spéciale pour les colonies.  
Leurs pantouffles en poils de chameau avec semelles en caoutchouc mousse vulcanisées

sont partout appréciés.

Prix spéciaux pour couvents, économats, pensionnats et missions.

## CHAUSSURES

# UNICA

PHILIBERT CORNEZ

61-63, rue de Pâturages, Wasmes lez-Mons

Adr. télégr. :  
Unica-Wasmes

Compte chèques  
postaux n° 6251

Téléphone :  
n° 83 La Bouverie



## Articles de grand luxe

POUR DAMES ET MESSIEURS

## Chaussures classiques et de fatigue

POUR ENFANTS

Solidité-Élégance

Prix modérés

## L. Dox-Luyckx

RUE DE HEYDER, 22, LIERRE  
Rég. du Comm. de Malines : 3203 Téléphone n° 213  
Compte chèques postaux n° 418.42

### MEUBLES D'ÉCOLES

INSTALLATIONS COMPLÈTES  
D'ÉCOLES ET PENSIONNATS

## Paul Stacquez

5, rue des Peintres, ANVERS  
Adresse télégr. : Electrochimie. Code : Bentley's. Tél. 1780.31.

Tous Produits Chimiques, Industriels,  
Pharmaceutiques, Couleurs en poudre,  
Matières premières.

Prix franco gares belges et C. I. F. tous ports du monde.  
Sollicite agences d'achat.

FILATURE et TISSAGE de JUTE  
Tissage de JUTE, chanvre, lin, etc.

## GOOSSENS, Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS  
ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants  
SACS neufs pour tous usages

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, etc.

Société Anonyme des Usines

## ROOS, GEEBRINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

### Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,  
imprimées et à la Jacquard pour  
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

## Bocaux à stériliser

Marque V. S. L.

(Fabrication Val-Saint-Lambert.)

Vendus aux prix de l'usine par minimum de 50 pièces.

GRAND STOCK DISPONIBLE

Prix et renseignements sur demande :

Sté C<sup>ve</sup> HAVRENNE FRÈRES

Verreries-Gobeletteries

JUMET

## TAPIS CAOUTCHOUC

"PARAFLO" R

Nattes, Escaliers moulés extra-silencieux. - Devis gratuits.

Chaussures caoutchouc :  
- bottes, galoches, bains de mer, etc. -  
Articles industriels : Tuyaux, Courroies, etc.

**NORTH BRITISH**

RUBBER COMPANY

25, RUE DE LA LIMITE, BRUXELLES

Tél. 17.97.09

ETABLISSEMENTS

## GEORGES THYS s.a.

Fondés en 1856

31, rue du Lombard, Bruxelles

Tél. 12.46.00

Télégr. THYSOIE

MANUFACTURE DE FILS DE SOIE ÉCRUS ET  
TEINTS. — SES MARQUES AUX INITIALES G. T.  
SONT LES PLUS ANCIENNES ET LES PLUS  
RÉPUTÉES.



LE LION BELGE

Cordonnet pure soie pour boutonnière.  
Soles sèches à coudre sur bobines — doubles cartes —  
rouleaux croisés.  
Mercerisés à coudre en 2 ou 3 bouts et à repriser  
4 bouts.  
Spécialité pour passementerie, broderie, mercerie,  
chaussures, casquettes, etc.  
Soles artificielles, tresses, perles, paillettes, jais,  
dorures, tulles, etc.

### IMMENSES ASSORTIMENTS

Marques :

Cerisier — Lion belge — Tigre — Marin — Orlon —  
Mascotte — Thaïs — Mimosa, etc., toujours aux  
Initiales G. T.